

R

+

Abbé ANDRÉ PIOGER
DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR A L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS DE SALES
D'ALENÇON

UN ORATEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

SAINT JEAN EUDES

(1601-1680)



12370

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY
3, RUE GARANCIÈRE — PARIS
1940

UN ORATEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE
SAINT JEAN EUDES
1601-1680

H^o In²⁷

81993

Médailleon réunissant les figures des trois frères Eudes (Jean, 1601-1680; François, 1610-1683; Charles, 1611-1679). Après les avoir représentés séparément sur la plaque commémorative apposée le 11 septembre 1853, sur le pignon de leur maison natale à Ri (Orne) l'auteur, M. de Montzey, les réunit dans le médaillon unique qui obtint une médaille d'argent à l'exposition d'Avranches en 1854. En une formule qui a l'avantage d'être empruntée à l'un d'eux, l'artiste a bien résumé l'œuvre des trois frères et il a donné à la physionomie de chacun comme un pli de profession, qui permet de reconnaître l'orateur exercé, l'écrivain réfléchi et l'échevin à la haute et ferme autorité.



Abbé ANDRÉ PIOGER
DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR A L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS DE SALES
D'ALENÇON

UN ORATEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE
SAINT JEAN EUDES

(1601-1680)



LIBRAIRIE BLOUD ET GAY
3, RUE GARANCIÈRE — PARIS

1940

Nihil obstat :

C. LEBRUN, C. J. M.
Censor deputatus

Parisiis, die 27 augusti 1939

Imprimatur :

† OCTAVIUS
Episcopus Sagiensis

Sagii, die 5 decembris 1939

AVANT-PROPOS

« La critique moderne, cette prétendue « dénicheuse » de saints, vient de ressusciter sous nos yeux un personnage assez illustre jadis, mais que, depuis longtemps, les historiens avaient oublié, et dont, hier encore, ceux-là même qui le connaissaient ne soupçonnaient pas la véritable grandeur ¹. »

C'est en ces termes qu'Henri Bremond, dans son livre sur l'École Française, ouvre les chapitres qu'il consacre à Jean Eudes.

Jean Eudes a longtemps attendu, en effet, qu'on rendit justice à sa mémoire. Il avait été, au XVII^e siècle, « une des gloires de la France ». Des évêques lettrés estimaient à honneur de l'avoir pour ami. M. Olier le nommait « la rareté du siècle » et, si l'on croit la tradition, Bossuet, qui l'avait entendu, aurait dit : « C'est ainsi que nous devrions prêcher. » Après les merveilleux succès qu'il avait obtenus de son vivant, il fut, durant deux siècles, presque totalement oublié. De nos jours seulement, les fils de sa Congrégation ont pensé avec raison que ce serait une injustice de ne pas lutter contre la froideur qu'il avait rencontrée. Les PP. Boulay, Lebrun, Georges ont sagement étudié sa vie et ses œuvres ². Brunetière, Joly, Georges Goyau l'ont regardé avec une curiosité sympathique ³. Tous ceux qui ont traité de la spiritualité du XVII^e siècle, MM. Pourrat et Pottier ⁴, les récentes encyclopédies

1. BREMOND (H.) : *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III. La conquête mystique p. 583, Paris, 1925.

2. BOULAY (P. Denis) : *Vie du Vénérable Jean Eudes, instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie et de l'Ordre de Notre-Dame de Charité, auteur du Culte liturgique du Sacré-Cœur*, 4 vol., Paris, 1905-1908. — Le P. Ch. LE BRUN a composé de nombreux ouvrages sur saint Jean Eudes et le culte du Sacré-Cœur ; il a établi son œuvre (Vannes-Paris, 1905-1911) et publié en 1932 une étude sur sa spiritualité. — GEORGES (P. Emile) : *Saint Jean Eudes*, Paris, 1924 ; Arras, 1919 ; Paris, 1936.

3. GOYAU (G.) : *Histoire religieuse de la Nation française*, Paris, 1922, et divers articles dans la « Revue des SS.-CC. ». — JOLY (H.) : *Le Vénérable Père Eudes*, Paris, 1907. — BRUNETIÈRE s'était proposé d'écrire une vie de saint Jean Eudes (cf. Bremond. *Histoire littéraire du sentiment religieux*, Paris, 1925, t. III, p. 585).

4. POURRAT (P.) : *La spiritualité chrétienne*, t. III, Paris, 1921. — POTTIER (Aloys) : *Le Père Lallemand et les grands spirituels de son temps*, Paris, 1924.

religieuses¹, les dictionnaires apologétique et théologique l'ont nommé. Les auteurs d'histoire littéraire ne l'ont pas négligé². Henri Bremond lui a consacré deux chapitres; et, bien qu'il ait un peu sacrifié à Bérulle, dont le génie l'a subjugué, l'originalité de ses disciples, il est cependant de ceux qui ont jugé le Père Eudes avec le plus de sagacité; et son livre de l'École Française, « où il a pris la fleur de tous les sujets et touché les points essentiels de chacun d'une main légère et sûre », découragerait ceux qui viennent après lui, si l'on n'espérait, dans un travail plus étendu, approfondir ce qu'il n'a pu qu'effleurer. Même après toutes ces études, beaucoup d'aspects de la physionomie de Jean Eudes restent encore ignorés. Et l'on est particulièrement surpris de ne pas voir son nom dans les travaux qui furent consacrés aux prédicateurs du XVII^e siècle.

Le XVIII^e et le XIX^e siècles s'étaient, il est vrai, montrés peu curieux de connaître les premiers artisans du renouveau de la chaire; et l'on avait cru longtemps qu'à l'époque de Louis XIV un changement subit avait fait passer l'éloquence religieuse « de l'état le plus obscur à l'état le plus brillant »³. Il suffisait, semblait-il, de s'attacher aux maîtres: à côté de Bossuet et de Bourdaloue, on citait Massillon, Mascaron, Fléchier, et l'on se déclarait satisfait. Déjà les ouvrages de Jacquinet et de Lezat⁴ mirent en lumière plusieurs orateurs qui s'illustrèrent sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII. Depuis, l'œuvre oratoire de saint François de Sales publiée, on se rendit compte que l'auteur de l'Introduction et du Traité de l'Amour de Dieu avait été aussi un missionnaire. On connut dans saint Vincent de Paul, non plus seulement l'apôtre de la charité, mais le « réformateur de la chaire » et le « précurseur de Bossuet ». Or, les missions normandes n'ont pas été inférieures aux missions du Chablais. Saint Vincent de Paul a prêché beaucoup moins que Jean Eudes et ne possède pas ses qualités oratoires. On constate, aujourd'hui, que la parole de celui-ci n'a pas obtenu l'attention qu'elle mérite; et à côté de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul, on commence de citer son nom. Notre travail voudrait prouver que c'est justice. Orateur et professeur d'éloquence, praticien et théoricien, Jean Eudes n'est point indigne de prendre place à côté des premiers. Ses conseils

1. *Ecclesia*, Paris, 1927; *Le Christ*, Paris, 1923.

2. CALVET (J.) : *Littérature française* (Bibliothèque catholique des Sciences religieuses), p. 95, Paris, 1929. — Dans son récent ouvrage : *De François de Sales à Fénelon* (Paris, 1938), M. Calvet fait figurer Jean Eudes parmi les écrivains religieux « qui doivent avoir place dans une histoire de la Littérature française » (p. 18).

3. JACQUINET : *Des prédicateurs du XVII^e siècle avant Bossuet*, p. 10, Paris, 1863.

4. JACQUINET : *Op. cit.* — LEZAT : *De la prédication sous Henri IV*, Paris, 1871

et ses exemples ont contribué pour une part importante à expurger, des défauts qui les encombraient, les œuvres des orateurs chrétiens¹.

Objectera-t-on que l'attention se porte de préférence sur les génies créateurs? La perfection que les sciences et les arts ont acquise est l'effet d'une gradation lente : une part d'intérêt s'attache à ces talents plus humbles qui ont aplani les voies. Par les soins de ces précurseurs, une tâche nécessaire s'est accomplie. Des erreurs ont été combattues, des exemples donnés ; épurée, l'éloquence de la chaire s'est trouvée prête à recevoir de la main du génie sa perfection. Dans l'histoire des progrès intellectuels d'une nation, une place honorable doit être réservée à de tels écrivains. « Leur nom mérite de survivre et le spectacle de leurs efforts est digne d'attirer nos regards². »

1. Par son exemple et par son influence, il a été « un des ouvriers de cette réforme de la chaire chrétienne qui est un des éléments de la réforme générale ». (CALVET, *de François de Sales à Fénelon*, p. 110, Paris, 1938.)

2. JACQUINET : *Ibid.*, p. 16.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

Faint, illegible text at the bottom of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

INTRODUCTION

OBJET ET SOURCES DU LIVRE. BIOGRAPHIE SUCCINCTE

Lorsqu'on étudie saint Jean Eudes pour la première fois, on ne discerne pas d'abord son caractère essentiel. C'est que des titres nombreux le recommandent à l'attention. Il a fondé deux familles religieuses ; il partage avec M. Olier et saint Vincent de Paul l'honneur d'avoir établi en France les premiers grands séminaires ; initiateur et docteur de « la grande dévotion des temps modernes », auteur d'hymnes liturgiques et de maints traités d'ascétisme, il rassemble dans sa personne des mérites qui suffiraient à mettre hors de pair plusieurs vies. Mais, à regarder de plus près cette physionomie, on découvre le secret de son unité. Jean Eudes n'appartient pas à la lignée des grands fondateurs d'ordres : il demeure au-dessous de saint Benoît, de saint Dominique et de saint François d'Assise ; il n'égale pas saint Bernard. Il n'a point construit un magnifique palais d'idées et n'atteint ni saint Augustin, ni saint Thomas, ni le cardinal de Bérulle dans les spéculations métaphysiques. Docteur de la charité, il ne s'élève pas au niveau d'un saint François de Sales, et ses œuvres sociales n'eurent pas la diffusion de celles d'un Vincent de Paul. Jean Eudes est un missionnaire : c'est le mot qui résume sa vie, en explique la variété, en constitue l'unité¹. L'École française avait déjà ses docteurs, Bérulle et Condren ; son poète, M. Olier² ; Jean Eudes devait être surtout son apôtre et son vulgarisateur³.

1. Le Père Eudes fut, avant tout, un ardent et infatigable missionnaire ». HÉRAMBourg, Paris, 1869, p. 366.

2. Sur M. Olier, poète, voir *La Vie Catholique*, 31 décembre 1932.

3. « La France connaîtra surtout Jean Eudes comme un fougueux missionnaire, réconciliant les familles, convertissant les moines, faisant sortir du sol les œuvres sociales... La France aimera sa façon d'exprimer nuement la vérité ; et lorsqu'en 1661 et 1662, il prêchera dans la cour des Quinze-Vingts, fourmillante de monde, puis à Saint-Germain-des-Près, lorsqu'on l'entendra fêtrer « les mangeurs de peuple, les sangsues avec leurs superbes maisons, les archers de la gabelle cassant les cruches des pauvres femmes, qui vont puiser l'eau à la mer », Paris même le célébrera comme un nouveau Vincent Ferrier. » — GOYAU : *Histoire religieuse de la Nation française*, Paris, 1922, p. 416.

La parole, « moyen capital des hommes apostoliques ¹ », est l'arme dont il use d'abord. Il a écrit, en somme, un petit nombre de pages : pendant cinquante ans, il a prêché tous les jours, souvent plusieurs fois par jour, et partout sa parole, tour à tour forte et hardie, simple et familière, fut accueillie avec intérêt, avec sympathie. Simple minoré ², il donne son premier sermon en 1623, à l'âge de 21 ans. Il prêche encore à Saint-Pierre de Caen durant l'été de 1678, en faveur de l'hôpital général. Certes, il ne dédaigne pas les livres. Les rapides journées qui séparent deux missions, les studieux loisirs que lui ménagent ses dernières années, il les consacre en partie à la composition écrite. Il pense avec raison que la publication d'un livre continue l'œuvre de la parole, en multiplie le rayonnement. Mais c'est l'éloquence populaire qui forme l'atmosphère de son âme ; en elle il vit et se meut à l'aise : la chaire est le seul lieu où il ne connaît que des victoires. Le charme et la puissance de son verbe triomphent de tous les obstacles : là, il est vraiment irrésistible ; c'est par ses prédications qu'il entre dans l'« ordre héroïque et lyrique » des esprits supérieurs, dans le sillage de saint Paul et de saint François Xavier ; là fut la source de son influence la plus étendue, sinon la plus durable.

Une des plus belles œuvres de l'Église de France au XVII^e siècle est assurément celle des missions données, sur tous les points du territoire, pour renouveler dans le peuple des villes et des campagnes l'esprit du christianisme. A ce travail nécessaire se dévouèrent, de 1630 à 1680, saint Vincent de Paul et la Compagnie de Saint-Lazare ; M. Olier et ses disciples ; M. Authier de Sigaun, avec les prêtres du Saint-Sacrement ; le vénérable Julien Maunoir, avec les Pères Jésuites, enfin les doctrinaires du vénérable César de Bus. Parmi cette phalange d'apôtres, nul n'égalait le Père Eudes pour l'éclat et l'organisation de ses missions, la puissance de sa parole, l'affluence des auditeurs. Pendant près de cinquante ans, il évangélisa non seulement la Normandie, mais une partie de la Bretagne, le Perche et le pays Chartrain, la Bourgogne, la Picardie, la Champagne, la Brie, l'Ile-de-France ; il transforma les villages et les villes. Qu'il prêchât devant les paysans à demi cachés derrière les haies ou devant les paroisses parisiennes de Saint-Sulpice et de Saint-Germain-des-Prés, dans les campagnes ou à la cour, les contemporains témoignent qu'il fit partout une impression profonde. Nul doute que dans la forêt nombreuse des orateurs du XVII^e siècle, il a marqué un chemin bien tracé, une allée claire.

1. Mgr TOUCHET : Panégyrique de saint Jean Eudes. *Œuvres choisies, oratoires et pastorales*, Paris, 1911, t. VIII, p. 351.

2. L^E BEURRIER : *La Vie du Père Jean Eudes*, Ms., p. 12.

Pour ressusciter aujourd'hui cette parole vivante, de quels moyens disposons-nous ?

Nous possédons d'abord — document de rare valeur — un traité complet d'éloquence religieuse : le *Prédicateur Apostolique*. Composé peu à peu dans les intervalles de ses tournées apostoliques, ce livre est le fruit d'une longue expérience : nous y lisons ce que pense le Missionnaire ; nous y apprenons ce qu'il fait ; nous n'ignorons ni ses principes, ni ses méthodes. Nul détail de ce qui intéresse la prédication n'est omis : excellence de la chaire, dispositions requises pour prêcher avec fruit, objet de la prédication, manière de traiter les divers sujets, plans suivis dans les missions, style, prononciation, débit, geste : Jean Eudes aborde successivement toutes ces questions ¹.

Les renseignements qui nous ont été transmis par les biographes sur les Missions de Jean Eudes sont aussi fort nombreux. Les manuscrits de Costil, Hérambourg, Martine, Le Beurrier ne recréent pas seulement l'atmosphère où s'exerçait sa parole ; ils nous indiquent les citations scripturaires qui servaient de thème aux instructions, les sujets choisis par l'orateur et nous livrent des pages entières de ses discours.

Enfin, si nous n'avons pas le texte intégral des sermons ², les auteurs

1. Cf. *Œuvres*, t. IV. *Le Prédicateur apostolique*. Introduction.

2. « Bien qu'il eût consommé dès le début le sacrifice de son éloquence, bien qu'il ne prêchât que pour remplir un devoir du ministère ecclésiastique, il avait pourtant recueilli lui-même une grande quantité de ses sermons afin de rendre service aux prédicateurs de son ordre. Dans un article de son testament, le Père Eudes avait dit : « Je prie celui qui me succédera de donner ordre que mes sermons ne soient pas dissipés, mais de les faire relier ensemble, afin de les conserver pour la Congrégation ; et s'il reste quelqu'un des livres que j'ai faits pour le bien des âmes, de les faire imprimer ; et même de faire en sorte qu'on imprime tout ce que j'ai fait dans un même volume. » Pourquoi le désir du Missionnaire n'a-t-il été exécuté qu'en partie ?

En 1792, les maisons de la Congrégation de Jésus et Marie furent confisquées par le gouvernement ; les fils du Père Eudes furent tous massacrés, dispersés ou jetés en exil ; les Sœurs de Notre-Dame-de-Charité furent également chassées de leurs monastères. Les écrits du pieux instituteur furent-ils saisis et confisqués par l'autorité civile ? Nous ne le croyons pas : on les retrouverait actuellement dans les bibliothèques publiques, comme on y retrouve en assez grand nombre ses œuvres imprimées. Mais, évidemment, on essaya de sauver les manuscrits et surtout les autographes du serviteur de Dieu, comme de précieuses reliques ; ils durent être cachés en France ou emportés en exil.

Malheureusement, la Congrégation des Eudistes ne put se reconstituer qu'en 1826, près de quarante ans après la dispersion. A cette époque, il ne restait plus qu'un très petit nombre des anciens membres de l'Institut, et tous ces survivants avaient perdu la trace des manuscrits du fondateur.

On ne se découragea pas néanmoins. Les trois derniers supérieurs généraux ont tout mis en œuvre pour retrouver ces précieux écrits. Sur leur ordre, on a fouillé les bibliothèques des villes où les Eudistes avaient des établissements avant la Révolution ; on a fait des recherches dans celles de Paris, de Rome, de Londres, de Vienne, de Munich ; on a compulsé les inventaires et les catalogues ; de savants archivistes tels que MM. Guizot et Léopold Delisle, ont bien voulu seconder ces investigations ; enfin, le zèle des bouquinistes a été stimulé par l'appât de riches récompenses. Toutes ces enquêtes ont eu d'heureux résultats sans doute : on a pu retrouver toutes les œuvres imprimées du Père Eudes, sauf toutefois le *Testament de Jésus et du Chrétien*, petit opuscule imprimé en 1641 et qui semble n'avoir eu qu'une seule édition. On a découvert aussi quelques manuscrits, mais plusieurs sont restés jusqu'ici introuvables.

Les recherches faites en 1874 et 1875, au nom de la Sacrée Congrégation des Rites, dans les diocèses de Bayeux, de Rennes et de Séez, à l'occasion de la Cause du Bienheureux, n'ont guère eu plus de succès, et l'on se demande s'il faut renoncer à l'espoir de posséder un jour l'œuvre complète du Père Eudes. » (LEBRUN : *Œuvres*, t. I, pp. 10-12.)

sont unanimes pour affirmer que beaucoup de chapitres de ses *Traité*s nous présentent tantôt un premier crayon de ses œuvres oratoires, tantôt un écho direct de sa parole, et même une transcription littérale¹. Lorsqu'au lendemain des grandes cérémonies, l'esprit débordant des pensées qu'il avait développées, le cœur rempli des sentiments qu'il avait exprimés, Jean Eudes composait ses livres, il ne faisait que confier au papier, pour leur donner une nouvelle vie et pour en prolonger l'influence, les paroles qu'il avait prononcées. Bossuet, dit-on, écrivait parfois au sortir de la chaire le texte véritable de ses œuvres oratoires. Souvent, Jean Eudes livra dans ses *Traité*s la version la plus authentique d'une part de ses prédications.

Déjà, dans le *Royaume de Jésus*, que de pages ne sont ni des méditations, ni des traités didactiques : ce n'est pas même le ton de la causerie ou de la conversation ; c'est celui de l'éloquence populaire². *L'Enfance Admirable*³ et le *Cœur Admirable* sont remplis d'exhortations morales qui furent d'abord des pages de sermons⁴. Les *Examens de conscience* qu'il détaille aux deuxième et quatrième livres de ses œuvres servirent de base aux entretiens familiers qui préparaient les fidèles à la confession. Avant d'être rédigés et livrés au public, ils avaient été des notes personnelles, écrites par le Missionnaire pour des auditoires restreints⁵.

Le *Prédicateur Apostolique* fut lui-même prêché avant d'être écrit⁶. « En même temps qu'il leur donnait l'exemple d'une prédication tout apostolique, il enseignait [à ses Confrères], dans les conférences particulières, les règles à suivre pour prêcher utilement⁷. » Les sujets qu'il y propose furent des plans d'instructions qu'il s'était d'abord faits pour lui-même. Le *Bon Confesseur*, le *Mémorial de la Vie ecclésiastique* furent aussi matière d'entretiens aux Missionnaires ou au Clergé⁸. Surtout, par le *Traité sur le Respect dû au Saints Lieux*, qui est « une sorte d'annexe aux sermons », nous pouvons connaître et juger avec sûreté la manière oratoire

Les travaux de dépouillement que nous avons faits nous-même dans les Archives et Bibliothèques régionales n'ont pas été sans intérêt, mais ils n'ont abouti qu'à des résultats de détail. Ne renonçons pas à tout espoir et souhaitons qu'une heureuse découverte vienne bientôt combler les lacunes d'un travail qui n'est, nous le désirons, qu'une pierre d'attente.

1. « Nul doute, écrit Bremond, qu'il n'ait fait passer dans son livre des pages entières de ses discours. » (*Histoire littéraire du sentiment religieux*, Paris, 1925, t. III, p. 630.)

2. Il faut lire les chapitres sur les vertus chrétiennes. (*Œuvres*, t. I, ch. xxii à xxxviii, pp. 205-305.)

3. Jean Eudes dit de *L'Enfance Admirable*, que ce livre est destiné à fournir « une ample matière » aux prédicateurs. (*Œuvres*, t. V, p. 424.)

4. *Œuvres*, t. V, ch. xxviii, xxix, xxx, pp. 282-308 ; t. VI, VII, VIII. (Lire spécialement t. VIII, livre XII ch. v.)

5. *Œuvres*, t. II, pp. 481-516 ; t. IV, pp. 294-360.

6. CALVET : *De François de Sales à Fénelon*, Paris, 1938, p. 109.

7. *Le Prédicateur Apostolique*. Introduction. (*Œuvres*, t. IV, p. 10.)

8. *Œuvres*, t. IV, pp. 119-373.

du Père Eudes. Cette partie de ses œuvres nous est parvenue sans avoir été affaiblie, comme ont pu l'être d'autres extraits¹.

En lisant ces pages oratoires, on se croirait souvent dans un musée où des marbres auraient été dégradés, puis rajustés grossièrement. Nulle part une statue n'est complète. Là manque un bras, ici la tête. Voici des ébauches que l'auteur n'a pas achevées ou bien les vestiges imparfaits d'une œuvre qu'il n'a pas pris la peine de reconstituer tout entière. Un point seulement est traité. Ici manque l'exorde, là ne se lit qu'une péroraison. Mais, sous la poussière morte des phrases, on croit entendre la voix de l'orateur et sentir la cadence des périodes auxquelles le souffle créateur du Missionnaire avait donné la vie. Partout se rencontrent, dans la forme du langage, des expressions qui supposent la présence d'un auditoire². L'emploi presque continu de la seconde personne, les verbes à l'impératif³, les interrogations oratoires⁴, les apostrophes, parfois au singulier⁵, mais souvent au pluriel⁶, la netteté et la vigueur des tournures, les antithèses et les répétitions sont autant d'indices qui nous autorisent à juger, comme tel, l'orateur sur les pages que nous

1. * C'est un écho des paroles foudroyantes que le Père Eudes fit entendre dans les diverses missions, dans celle de Beaune par exemple (*Martine*, t. I, p. 273), contre les profanations des Lieux Saints, si même ce n'est pas la reproduction textuelle d'un de ses sermons. * (*Œuvres*, t. II, p. 7.)

2. Dans la dédicace du *Mémorial* et dans le premier chapitre, « le style du Saint est très imagé et d'une allure tout à fait oratoire. Peut-être ne sont ils l'un et l'autre, surtout le premier, que des extraits des conférences qu'il faisait au clergé. En tout cas, ils en sont certainement un écho fidèle, et ils nous permettent de nous faire une idée de cette éloquence pleine de chaleur et d'onction qui impressionnait si fortement ses auditeurs et leur communiquait un peu de zèle apostolique dont son cœur était rempli. » (LEBRUN : *Œuvres*, t. III, p. 16.)

3. * Voulez-vous que votre Cœur soit une des Harpes du vray David, faites trois choses : Premièrement arrachez-en toutes les cordes des harpes du demon, qui sont tous les vices. Secondement, attachez-y les cordes des Harpes du Fils de Dieu, qui sont toutes les vertus Chrétiennes. En troisième lieu, joignez votre Harpe à toutes les harpes de vos Frères, c'est-à-dire unissez votre Cœur, par une vraye charité et concorde, à tous les Coeurs des hommes. » (*Le Cœur Admirable*, Caen, 1681, p. 132. — *Œuvres*, t. VII, p. 259.)

4. * Qu'est-ce je vous prie qu'un Temple des Chrétiens ? Le voulez-vous sçavoir ? Jettés les yeux sur cet ancien et fameux Temple de Salomon et écoutez ce qu'en dit un des plus celebres et des plus pieux Auteurs de ce temps... » (*Le Royaume de Jésus*, Paris, 1670, p. 388. — *Œuvres*, t. II, p. 9.)

5. * Ce n'est pas tout, mon cher frère... » (*Œuvres*, t. VI, p. 258.)

6. * Mes freres, mes tres chers freres, je ne doute point que ces paroles si douces et si charmantes de nostre très bonne Mere ne vous touchent le cœur, et qu'elles ne vous donnent le désir d'avoir recours à elle dans l'estat présent où vous estes ? Mais qu'attendez-vous ? pourquoy différez-vous ? Venez, venez promptement vous jeter à ses pieds, jamais elle n'a rejeté personne, elle ne commencera pas par vous. C'est vostre Mere qui a tout pouvoir au Ciel et en la Terre. C'est vostre Mere qui a entre ses mains tous les tresors de son Fils Jesus. C'est vostre Mere qui est tout cœur et tout amour vers vous... Venez donc à elle, et elle vous recevra et traitera comme ses enfans ; elle vous obtiendra pardon de tous vos pechez... Elle vous éclairera dans vos tenebres ; elle vous soutiendra dans vos faiblesses ; elle vous fortifiera dans vos tentations ; elle vous consolera dans vos afflictions ; elle vous fera manger à sa table... » (*L'éducation des filles sur le modèle de l'Enfance Admirable de la Très Sainte Vierge Marie, mère de Dieu*, Paris, 1679, p. 186. — *Œuvres*, t. V, p. 174.)

Comment douter du caractère oratoire de cette page ? On en trouvera beaucoup de semblables dans les œuvres du missionnaire.

possédons. Sermons complets en main, le sol serait plus sûr ; mais sans eux nous sommes encore sur la terre ferme et le domaine à explorer est assez riche ¹.

Malgré les lacunes de notre information ², nous ne sommes donc pas dépourvus. A l'onction des prières, à la précision des formules, aux marques irrécusables qui s'offrent de la familiarité de l'auteur avec l'Écriture et les Pères, nous avons reconnu un maître de vulgarisation de l'enseignement religieux. Bien plus, nous avons eu très vite la satisfaction de voir que, dans la substitution du livre de prières ou de doctrine à la parole vivante, du traité au sermon, l'orateur proprement dit n'avait pas péri tout entier. Il en était resté beaucoup plus que nous ne l'avions d'abord espéré. Sans doute, en insérant dans ses œuvres une partie de ses sermons, Jean Eudes en retire parfois les ornements oratoires, s'il les estime un obstacle à la clarté : il simplifie et élague — sous le feuillage d'une multitude de paroles, la pensée s'obscurcit et Jean Eudes veut d'abord être clair — ; mais souvent aussi, et surtout là où il faut conclure au profit des mœurs, les souvenirs de la chaire reviennent plus nets et entraînent l'écrivain. Comme s'il avait encore devant lui des âmes à toucher ou à confondre, il exhorte, presse, menace. Ce n'est plus le docteur, le supérieur qu'on entend, mais le prédicateur ; et l'on retrouve dans ces parties de l'œuvre une certaine beauté sévère que les chaires de Normandie ne connaissaient guère à l'époque : on y découvre la théologie entière du simple chrétien de tous les climats et de tous les siècles ; on y voit revivre aussi çà et là les mœurs du temps, et surgir plus d'une figure intéressante. On saisit le curieux reflet des idées et des habitudes sociales qui régnaient alors. En feuilletant ses écrits, nous avons de quoi compléter sur maint détail l'histoire morale du temps et nous pénétrons ainsi plus loin dans la pratique de ce siècle qui demeure non seulement la plus brillante époque

1. Ceci ne veut pas dire que la démarcation soit toujours nette entre ce qui fut prononcé en chaire et ce qui fut seulement écrit. Le ton habituellement oratoire de Jean Eudes nous empêche parfois d'établir une délimitation précise ; mais il suffit que, sur des matériaux authentiques, nous puissions apprécier la pensée et l'action oratoires de l'écrivain.

2. Est-il besoin de souligner que ce qui nous manque le plus, pour pouvoir définir dans sa plénitude la parole du Missionnaire, c'est de l'avoir entendu. Car, c'est pour une éloquence comme la sienne qu'il est surtout vrai de dire qu'un manuscrit est une chose morte. Les textes ne présentent que des échos affaiblis. Quelle inexprimable différence entre les discours qu'il prononça et ce qu'il a écrit ! L'âme de l'orateur populaire se révèle moins par la pensée et les mots que par l'accent, « cette voix du cœur qui seule au cœur arrive ». Le vent, dit Lacordaire, n'écrit pas « ce qu'il murmure sous le dôme de nos forêts, la mer n'écrit pas les gémissements de ses gîtes ; de même, ce qu'il y a de plus sublime dans le cœur de l'Orateur n'en sort pas à l'aide de l'écriture ». La voix du Curé d'Ars éteinte et son corps au tombeau, sa parole s'est figée et il ne reste plus qu'homélies paysannes. Les critiques s'en étonnent. (Abbé Trochu : *Le Curé d'Ars, Prédicateur populaire*, Lyon, 1927, p. 9.) Nous aurons à nous étonner aussi sur la simplicité du texte qui a transporté les foules au siècle de Bossuet. Le principe de vie avait emprunté alors le soutien d'une personne vivante. Aujourd'hui, il ne reste qu'une lave refroidie. Il y manque l'action oratoire, le geste et le ton, le mouvement et la vie.

de notre littérature, mais aussi « l'âge d'or de notre histoire religieuse¹ ».

Tel est l'intérêt qu'on peut promettre d'une étude de Jean Eudes prédicateur. C'est une tâche attirante de faire revivre l'un des premiers orateurs populaires du grand siècle, de saisir le développement et les nuances de cette parole vivante.

Pour traiter tous ces points avec méthode, voici l'ordre adopté. L'objet de mon travail étant de marquer la place de Jean Eudes dans l'évolution de l'éloquence religieuse, je devais d'abord esquisser un tableau des défauts qui encombraient celle-ci au début du xvii^e siècle et consacrer quelques pages à ses maîtres et à sa formation oratoire. Puis, abordant l'étude de la prédication, je considère, dans une première partie, l'enseignement même de l'auteur qui porte tour à tour sur ce qu'on doit croire et sur ce qu'on doit faire. Les idées morales de saint Jean Eudes et ses relations avec la société contemporaine m'amènent logiquement à traiter de ses idées politiques et sociales et à dire quelque chose des peintures dont il éclaire et fortifie son enseignement. Je consacre la deuxième partie à déterminer les caractères de son éloquence : procédés de composition, style et action oratoire.

Nous avons recueilli les éléments de ce travail dans les documents de tout genre que nous possédons sur Jean Eudes². Les renseignements laissés par ses contemporains, les travaux plus récents où l'on raconte sa vie, où l'on apprécie son talent et ses écrits, ont été mis à contribution. Les ouvrages dans lesquels lui-même a puisé, les auteurs qu'il a lus, ont été consultés. Mais si nous avons trouvé profit à comparer ces diverses études, c'est à bien connaître et à bien comprendre le texte de notre prédicateur que nous nous sommes d'abord appliqué : les *Œuvres* ont été étudiées avec soin. Ce sont elles qui nous donnent sur ses habitudes intellectuelles et sur ses méthodes de travail des renseignements qu'on demanderait en vain aux biographes les plus consciencieux.

L'édition à laquelle je renvoie est l'édition de 1909, dite des *Œuvres complètes*. Savamment rédigée, elle satisfait les critiques les plus minutieux³. L'auteur cependant a cru devoir rajeunir le texte « en ce qui

1. H. BREMOND : *Histoire littéraire du sentiment religieux*, Paris, 1925, t. III, p. 4.

2. Toutes les fois que cela nous a paru utile, spécialement pour les *Annales* de Costil, nous avons voulu travailler sur les manuscrits anciens. Une étude comparative des textes publiés nous a révélé, en effet, entre les copies et les originaux d'assez nombreuses divergences. Pour l'œuvre de Martine, cependant, nous avons d'ordinaire utilisé l'excellente édition Lecointe (Caen, 1880), qui a interprété avec intelligence et très exactement reproduit le texte du manuscrit. Le dépouillement d'un certain nombre de manuscrits de Bibliothèques ou d'Archives nous a permis également de présenter sur plus d'un point des renseignements inédits.

3. H. Bremond loue « les excellentes introductions critiques » du P. Lebrun. (*Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 584.)

concerne l'orthographe ». Si la lecture en est rendue par là plus facile, l'exactitude exégétique et la saveur du style y ont perdu. C'est pourquoi, aussi souvent qu'il m'a été possible, je me suis reporté aux éditions anciennes, j'ai rétabli le texte original et, pour faciliter au lecteur les vérifications qu'il jugerait utiles, j'ai pris soin d'indiquer, en même temps que le tome et la page de l'édition Lebrun, le titre complet de l'œuvre à laquelle la citation est empruntée¹.

Il m'arrivera fréquemment de faire allusion à des détails de la biographie. Je consacrerai donc ici quelques pages à rappeler les grandes lignes de la vie de Jean Eudes².

BIOGRAPHIE

Nous n'avons pas à raconter en détail une existence qui est assez connue. Nous devons seulement présenter un cadre à la prédication et recréer l'atmosphère qui entourait la vie. Cueillant, dans le caractère de l'homme, ce qui permet de comprendre l'action de l'orateur, nous pourrions ainsi mieux saisir le discret, mais efficace concours que les vertus du saint prêtèrent à l'éloquence et aux exhortations du missionnaire. Avant d'étudier une œuvre et pour la mieux apprécier, on veut connaître l'ouvrier.

Jean Eudes « vint au monde le lundy, quatorzième
1601-1623. jour de novembre de l'an mil six cents un, à Mézeray, village de la paroisse de Ri, proche Argentan, dans le diocèse de Sées, en basse Normandie³ ». Peu d'enfances auront été plus simples et plus

1. On sait que pendant ses dernières années, Jean Eudes corrigea l'édition première de plusieurs de ses œuvres. J'aurais aimé présenter une étude comparée des manuscrits dans les éditions successives : il eût été intéressant de connaître le jeu laborieux des écrits préparatoires et de saisir à travers les variations de textes l'évolution de la pensée de l'auteur. Mais, que les modifications soient insignifiantes ou que les éditions primitives fassent défaut, mes recherches n'ont pas eu le résultat que j'avais espéré. Seuls les éditions des « Offices dressés en l'honneur de Notre Seigneur Jésus-Christ, de la Très Sainte Vierge, de Saint Joseph, de Saint Gabriel, des saints prêtres et lévites » ont été substantiellement modifiées et successivement augmentées.

Nous avons eu entre les mains, du *Royaume de Jésus*, les éditions de Caen, 1644, Paris, 1648, Lyon, 1695, Caen, 1667, Paris, 1670, 1695 ; du *Bon Confesseur*, celles de Paris, 1663, Lyon, 1669, Rouen, 1672, Lyon, 1689 ; leur comparaison n'offre point d'intérêt profond. Les variantes orthographiques sont nombreuses et présentent plus d'une incohérence, mais ces incohérences sont imputables aux imprimeurs. non à Jean Eudes.

2. Consulter à la fin du volume le Tableau Chronologique.

3. COSTIL : *Annales*, Ms., p. 2.

pauvres de ces événements saisissants qui, faisant éclater le génie ou la sainteté en signes sensibles, les manifestent aux yeux de tous. C'est assez de savoir qu'il était de sang paysan et normand et de l'imaginer, petit enfant, au milieu des prairies et des labours, regardant les grands bœufs tirer rudement la charrue et creuser le sillon. A l'extrême horizon, au delà des plaines grises, une ligne d'arbres dessine les courbes du Rû. C'est dans ce cadre que Jean vécut obscurément jusqu'à 15 ans. Tandis que les durs paysans se penchaient sur les travaux de la terre, Jean, non point rêveur, mais méditatif, s'éloignait vers l'église et priait¹. On connut qu'il n'était pas fait pour les labeurs champêtres ; et l'on décida de « le mener aux écoles² ».

Des collègues, nombreux déjà, que possédaient en France les Jésuites, celui de Saint-Étienne-du-Mont était un des plus florissants. Jean Eudes y fut régulièrement studieux³. La facilité, ce don si souvent perfide de la nature, n'eut point pour lui de péril, car il joignait à la promptitude de l'intelligence, beaucoup de droiture dans le jugement et de sérieux dans l'esprit⁴. Sa piété, tout de suite vive et ardente, est aussi, de bonne heure, raisonnée et réfléchie. Étudiant assidu, fier peut-être, et timide, il est réservé et silencieux. On l'estime, on l'admire, mais il vit à part : on l'appelle « le dévôt Eudes ». Soucieux uniquement de répondre à ce qu'on attend de lui, il se forme à cette énergie, à cette politesse un peu distante, qui seront les caractères de sa vertu dans un âge plus avancé.

Décidé à entrer dans l'état ecclésiastique, Jean Eudes fait part à son père de sa vocation et celui-ci oppose quelque résistance. Isaac Eudes voyait en son fils aîné l'espoir de sa race et le destinait au monde. Mais Jean n'était pas de ces natures mobiles auxquelles les premières ardeurs de la piété inspirent une vocation de sentiment. Les vraies vocations se fortifient par les refus qui les éprouvent : elles se nourrissent de réflexions solitaires et ne songent qu'aux moyens d'échapper à la double entrave de l'autorité et de la tendresse. Ainsi dut faire Jean Eudes⁵. Jamais, en effet,

1. COSTIL : *Annales*, Ms., p. 6.

2. COSTIL : *Fleurs*, Ms., p. 13. Avant son départ pour Caen, un ecclésiastique, M. Blanette, avait surveillé le début de ses études. Et Jean Eudes avait su « profiter visiblement » de ses leçons. (COSTIL : *Annales*, Ms., p. 7.)

3. COSTIL : *Fleurs*, Ms., p. 7. Nous aurons l'occasion de revenir dans notre seconde thèse sur la valeur des études qu'il accomplit à Caen.

4. COSTIL nous dit le penchant naturel de Jean Eudes « pour les vertus solides » (*Fleurs*, Ms., p. 13.)

5. Peut-être trouverait-on l'écho lointain de ces luttes domestiques dans *l'Enfance Admirable*, où Jean Eudes rappelle les devoirs des parents envers la vocation de leur fils. (*Œuvres*, t. V, pp. 25-35-259.) Sans pouvoir déterminer dans quelle mesure les souvenirs personnels s'y mêlent aux avertissements généraux, il est permis de croire que Jean Eudes, pour convaincre son père, se prévalut avec respect des mêmes raisons qu'il devait plus tard développer du haut de la chaire. Sa persévérance dissipa les hésitations et désarma les résistances. (COSTIL : *Annales*, Ms., p. 12.)

vocation ne fut plus constante et plus sûre d'elle-même ; jamais prêtre n'éprouva dans l'état qu'il avait choisi un contentement plus vif et plus soutenu. On rencontre, dans son *Memoriale*, l'expression souvent émue de cette joie paisible et pleine que la vie réserve aux vocations satisfaites.

Dès son jeune âge, Jean Eudes avait connu les Jésuites et il avait aimé ses premiers maîtres. Toujours il se souviendra d'eux et les citera avec reconnaissance. Pourtant, quand il se sentit appelé à la vie religieuse, ce ne fut point vers l'ordre de Saint-Ignace que se tourna sa pensée. Il ne voulut pas non plus entrer dans le clergé séculier, où régnaient encore les abus stigmatisés par le Concile de Trente¹. Pierre de Bérulle venait, en 1611, de fonder l'Oratoire. Il n'avait point voulu donner à sa Compagnie « un autre esprit que l'esprit même de l'Église, d'autres règles que ses canons, d'autres supérieurs que ses évêques, d'autres liens de charité, d'autres vœux solennels que ceux du baptême ». Cette liberté, cette aisance, cette élévation séduisirent Jean Eudes. Songeant déjà peut-être à réformer le sacerdoce, il se dirigea vers la nouvelle société. L'homme qui devait le transformer, le fixer, entra dans sa vie. Pour Bérulle, ce fut une tâche aisée de conquérir ce disciple vers lequel il éprouve plus que de l'intérêt : une sympathie vraie². Jean se plaît dans la retraite. Les bruits extérieures et la rumeur du monde ne troublent guère sa solitude et, dans la paix des choses, il se confie et progresse. Pendant quatre ans, entouré du seul bourdonnement de sa prière et de sa pensée, il entasse dans sa mémoire prodigieuse les enseignements de ses maîtres et de ses livres. C'est une grande avidité de science, un désir plus grand de la répandre. Car, cette tentation de quitter pour l'action pratique la vie d'études commence à visiter Jean Eudes. Par bonheur — nous pouvons employer ce mot, puisque lui-même dit que ce fut pour lui une « grâce³ » — une infirmité corporelle le condamne pour deux ans à un repos physique absolu : « halte bienheureuse

1. Si le mouvement de réforme catholique s'était étendu à certaines congrégations qui paraissaient les « seuls asiles de la perfection », le clergé séculier était au contraire méprisé et décrié : « Le nom de lévite... et celui de prêtre avaient perdu tout prestige. Leur noblesse était tombée en rotture... Les personnages de qualité aspiraient bien par ambition aux dignités ecclésiastiques, mais il ne s'en voyait point qui se portassent à la prêtrise par piété. S'il y avait un homme d'honneur dans le clergé, ou il fuyait les saints ordres, ou il les cachait sous le nom d'une charge ou d'un bénéfice, ou il ne les exerçait qu'avec une pompe séculière. » (*Amelotte*, cité par Bremond, t. III, pp. 165-166.) Sur le choix fait par Jean Eudes de l'Oratoire, voir COSTIL, *Ms. Fleurs*, pp. 20-21. MARTINE, *Ms. I*, pp. 21-22-29. HÉRAMBOURG, *Ms.*, pp. 31-34. MONTIGNY, *Ms. p. 32*. LE BEURRIER, *Ms.*, pp. 8-9.

2. « A Bérulle et Condren, le Père Eudes ne se livra pas à demi ; il se livra tout entier. Ils pétirent cet airain — car c'était de l'airain en vérité — à leur aise. Ils le marquèrent du sceau de Jésus si profondément que lui non plus ne pensa plus, ne parla plus, ne vit plus, ne rêva plus que Jésus et son règne. » (Mgr TOUCHET : *Œuvres*, t. VIII, p. 350.)

3. *Memoriale beneficiorum Dej.*, *Ms.* article 17, f. 3, verso.

qui lui permettra de s'assimiler à fond la doctrine de l'École française »¹.

Mais voici l'heure de l'impatience sacrée qui, dans sa cellule, le fait tressaillir. Sa nature passionnée bouillonne : il a besoin d'agir. Un premier signe, obscur, lui est donné soudain : la famine et la peste sévissent en son pays natal. Comment étudier encore dans la solitude et la paix, alors que ses frères meurent sans secours ?

Bérulle permet et Jean Eudes part². La vie qui plus tard abîme tant de choses, à mesure qu'elle met en contact avec les réalités, offre à la jeunesse des départs émouvants qui font penser à des aurores. Après quelques années d'espérance, plusieurs, par défiance de leurs forces ou par goût d'une sagesse avide de mesure, s'arrêtent comme si l'élan était brisé. Jean Eudes, lui, part avec un enthousiasme réfléchi qui ne se démentira point.

Au cours de son voyage, Jean Eudes a traversé mainte bourgade ; il a vu les déchéances de l'Église : évêques et curés inertes, clergé d'une ignorance extrême au milieu d'un peuple qu'au moins dans les villes la Renaissance affinaît, paroisses à l'abandon, prédication réduite à rien ou affermée à des orateurs de foire. Peu de terrains sont moins préparés à recevoir la semence dont Jean Eudes a les mains pleines, que les sillons auxquels il va la confier. Mais au contact de la souffrance³, surgit son âme véritable, une âme de missionnaire et d'organisateur. L'expérience, maîtresse que rien ne remplace, achève de lui enseigner ce qu'il lui faut corriger. Il apprend l'art patient des préparations et bientôt les routes seront couvertes des foules qui, de toute la région, convergeront vers les centres de mission.

Dès son premier discours, le succès a été éclatant. Une vocation s'est révélée. Les supérieurs ne s'y trompent pas et consacrent Jean Eudes au ministère de la parole. Le prédicateur commence de parcourir la

1. BREMOND : *Op. cit.*, t. III, p. 602. On avait cru longtemps que Jean Eudes n'avait quitté la rue Saint-Honoré que pour aller à Notre-Dame-des-Vertus d'Aubervilliers. La découverte récente par M. Léo-Leymarie d'une lettre écrite par le T. R. P. de Bérulle le 9 mai 1624, au R. P. Vincent, nous donne la certitude que Jean Eudes fit encore un séjour à Marines, où l'Oratoire venait d'ouvrir en 1618 une maison d'études et de formation : *Archives Nationales Ms.*, 234, 1^{er} paquet, liasse 4. Cf. *Revue des SS. CC.*, nov. 1936, p. 289 et sq., article du P. Georges.

2. J'admire et je regrette.

J'admire : là commence, en effet, le poème de sa charité. Son cœur, sa volonté sont préparés, et c'est une grande heure que celle où un homme d'action prend son envol vers les foules inconnues qui l'attendent.

Et je regrette : quelque chose manquera toujours à Jean Eudes qui, peut-être, ne lui eût pas fait défaut s'il fût parti plus tard : il ne connaîtra plus guère les heures de studieuse solitude qui eussent mûri son talent et couronné sa culture.

3. A Caen, au cours de la peste, Jean Eudes se dévoua magnifiquement. Le jour, il était au chevet des mourants, et la nuit, il se retirait dans un tonneau au fond de la « grande prairie ». Mais il est aujourd'hui avéré qu'il s'agit là d'une voiture de ce nom qui lui servait à la fois de chapelle et de chambre. (Cf. COSTIL : *Fleurs*, Ms., p. 30.)

Normandie, la Bretagne, l'Île-de-France et la Bourgogne. L'action affermit sa pensée. Et la publication du *Royaume de Jésus* (1637), « l'œuvre capitale de sa spiritualité », marque l'apogée de sa formation.

Jean Eudes sait maintenant attirer les foules : il ambitionne davantage. Il ne lui suffit pas de prêcher et de convertir : convertir serait peu de chose, si les conversions devaient être éphémères. Prenant conscience et de l'œuvre accomplie et du sillon qu'il doit poursuivre, il organise ses conquêtes. En 1641, « date critique du Père Eudes ¹ », il connaît Marie des Vallées ² ; il jette les bases de Notre-Dame-de-Charité ³. Sorti de l'Oratoire, en 1643, il crée la Congrégation de Jésus et Marie ⁴, travaille activement à l'œuvre des Séminaires ⁵ et — joyau de sa couronne — organise le culte liturgique des SS. CC. ⁶. Fondateur d'Ordres, directeur et écrivain, en même temps que prédicateur, il marche désormais dans l'unité et nul obstacle ne l'arrête ⁷.

1. BREMOND : *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 662.

2. *Memoriale beneficiorum Dej.*, Ms., n° 39. « En ceste mesme année 1641 au mois d'aoust; Dieu me fist une des plus grandes faveurs que jaye jamais recue de son Infinité bonté, car ce fut en ce temps que jeu le bonheur de Commencer à connoistre la seur Marie des Vallées par laquelle sa divine Majesté ma fait un tres grand nombre de graces tres signalées après Dieu juy l'obligha de cette faveur a la tres sacree Vierge Marie, ma tres honoree dame, et ma tres chere mere dont je ne pourray assez la Remercier. *Confiteor tibi Pater.* »

3. *Memoriale beneficiorum Dej.*, Ms., n° 40. « En cette mesme année 1641 Dieu ma fait la grace de commencer l'establissement de la maison de Nostre dame de la charité le Jour de la Conception Immaculée de la Très Sainte Vierge. *Deo gratias.* » Voir HÉRAMBourg : Ms., ch. IV, pp. 46-47. — LE BEURRIER : Ms., pp. 105 et 108. Un premier essai d'établissement avait été tenté en 1639 sous la direction de Madeleine Lamy ; le travail fut ensuite repris par Marguerite Morin et surtout par Mère Patin.

4. HÉRAMBourg : Ms., t. I, pp. 42-43. — LE BEURRIER : Ms., Préface, pp. 6-12. — RORH-BACHER : Paris, 1888, t. XIII, p. 169. — DARRAS : Paris, 1886, t. XXXVII, p. 405 et sq. — MOURRET : *L'Ancien Régime*, Paris, 1914, pp. 49-120. — LETOURNEAU : *La Mission de J.-J. Olier et la fondation des Grands Séminaires en France*, Paris, 1906, pp. 89 et sq.

5. Ouverture des Séminaires de Caen, 1643 ; Coutances, 1650 ; Lisieux, 1653 ; Rouen, 1657 ; Evreux, 1667 ; Rennes, 1670.

6. Dès leur fondation, Jean Eudes avait consacré aux SS. CC. l'ordre de Notre-Dame-de-Charité et la Congrégation de Jésus et Marie. C'est en 1643 ou 1644 que, pour la première fois, il fait célébrer la fête du Saint-Cœur de Marie. Le 8 février 1648, à l'occasion de la Mission d'Autun, cette solennité entre officiellement dans la liturgie catholique, et le 29 juillet 1672, il enjoint à toutes les maisons de son Institut de célébrer, le 20 octobre, la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

Sur saint Jean Eudes et les SS. CC., voir LE DORÉ : *Le Sacré-Cœur de Jésus, son Amour d'après la doctrine du Bienheureux Jean Eudes*, Paris, 1909 ; *La naissance du culte liturgique des SS. CC.*, Paris, 1916. — LEBRUN : *Le bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, Paris, 1918 ; *La dévotion au Cœur de Marie*, Paris, 1918 ; *Marie des Vallées et le culte public du Cœur de Jésus* (Réponse à M. Dermengheim, Paris, 1926) ; *Saint Jean Eudes et la dévotion au Sacré-Cœur* (Réponse au P. Hamon), Paris, 1929. — ROVOLT : *Vie du Révérend Père Ange Le Doré*, Besançon, 1925, t. I, ch. v. — Abbé GARRIGUET : *Le Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, 1920.

7. Pour les génies et pour les saints, un travail d'unification est ainsi nécessaire, tantôt lent et progressif, tantôt soudain et rapide, comme il arriva pour Descartes et Pascal. Mais, pour les hommes de génie, l'unification ne se fait souvent que sur un seul terrain : dans l'ordre de la pensée s'il s'agit d'un savant, dans l'ordre de la volonté s'il s'agit d'un homme d'action. Le reste de l'âme y échappe et l'histoire des grands hommes n'est pas celle qui présente le moins d'incohérence et de faiblesse. Pour les saints, l'unité est v'tale et complète : elle s'épanouit dans toute l'âme.

Mais oublions les autres aspects de son apostolat et essayons, dans le cadre de notre travail, de nous représenter concrètement l'atmosphère où Jean Eudes exerce le ministère de la parole¹.

Sa mission était le type de ce qu'on pourrait appeler la mission collective. Il réunissait d'abord ses auxiliaires et leur donnait des instructions si précises, si minutieuses même, que tous agissaient véritablement par son esprit. Il les préparait à chaque mission par une retraite de trois jours. Il exigeait d'eux beaucoup de respect pour le curé qui les recevait. Il leur demandait de s'accommoder, autant que la raison et la conscience le permettaient, à l'esprit et aux sentiments de ceux avec qui ils traitaient. Il leur donnait tous les huit jours une conférence spirituelle. La mission finie, chacun faisait une nouvelle retraite afin de recueillir l'expérience acquise.

Pour la marche même de la mission, Jean Eudes n'omettait rien de ce que réclamaient les intérêts des divers groupes d'auditeurs. Il ne se contentait pas de traverser les villes et les villages et ne croyait pas que, pour obtenir un effet durable, il suffit de parler cinq fois en un jour². Le gros de l'œuvre était destiné aux pères et mères de famille ; mais on prenait grand soin des enfants. On leur faisait le catéchisme, on les préparait à la première communion. Le culte déployait, pendant la mission, toute la pompe dont il dispose pour émouvoir les âmes. On s'enquêrait de ce qu'il y avait à faire pour les réconciliations et les restitutions à obtenir. On savait enfin trouver le temps de donner des conférences spéciales aux ecclésiastiques, aux gens de qualité, aux artisans, aux religieux et religieuses dont le couvent se trouvait situé sur le territoire de la paroisse ; on organisait des sortes de Liges contre les blasphèmes et les duels. Les missionnaires n'oubliaient pas d'aller visiter les prisonniers et les malades ; chaque semaine, ils admettaient à table et servaient de leurs mains un ou plusieurs pauvres. La méthode était complète ; tout s'y trouvait admirablement coordonné et les succès répondaient aux efforts.

Depuis saint Vincent Ferrier (1357-1419), on n'avait point vu pareil spectacle. Pendant cinquante-deux ans, Jean Eudes attire aux églises, où retentit sa parole, une si nombreuse assistance que les places sont

1. Cf. H. JOLY : *Le Vénérable Jean Eudes*, ch. IV. — GEORGES : *Saint Jean Eudes, missionnaire apostolique*, ch. V.

2. « Afin qu'une mission produise quelque changement dans les mœurs, il est nécessaire qu'elle dure pour le moins sept ou huit semaines. Nous n'en faisons pas dans les plus petites paroisses de la campagne qui ne dure six semaines. Autrement, on plâtre le mal, mais on ne le guérit pas. On rompt les mauvaises herbes, mais on ne les déracine pas. On fait du bruit, mais pas de fruit. » (*Lettre à Mgr de la Vieuville, évêque de Rennes, 1669.*)

retenues plusieurs heures à l'avance et parfois dès cinq heures du matin¹. « On venoit à la mission, de six, sept, dix et quinze lieues et quelquefois de plus loin, nonobstant les rigueurs de la Saison et l'incommodité des chemins. On vid à la Mission de Vely une femme qui fit ainsy plus de cent lieues en venant de plus de deux lieues pendant 25 jours pour jouir des avantages des instructions. Les pauvres servantes firent voir en ces occasions ce que peut faire un désir sincère de conversion, en achetant à prix d'argent, de leurs maîtres indévots, la permission d'assister à la mission en louant d'autres personnes en leur place durant le temps qu'elles dennoient aux exercices² ».

Un jour, — c'était à Saint-Pierre de Caen, en 1639 ou 1640, la date reste indéterminée —, le Père Eudes avait profondément remué son auditoire par une vivante peinture des châtimens divins. Soudain, dans l'élan de son zèle, il l'invite à tomber à genoux et à crier avec lui : « Miséricorde ! mon Dieu, miséricorde ! » Et tous de s'agenouiller d'un même mouvement et de répéter plusieurs fois ces paroles.

A la procession du Saint-Sacrement, Jean Eudes avait coutume, l'ostensoir en main, de s'adresser au peuple du haut du reposoir. Tous les actes de la piété chrétienne se succédaient ou se mêlaient, au milieu des vivats de l'auditoire. C'était, enfin, la cérémonie du « brûlement des livres mauvais et tableaux deshonnêtes » que les pénitents avaient remis à leurs confesseurs. Un immense bûcher s'allumait, et le Père Eudes y jetait ces divers objets, les nommant à haute voix et criant anathème à leurs auteurs et à ceux qui refuseraient de s'en dessaisir. Puis, il ajoutait, de façon à être entendu de toute la foule : « Ainsi seront jetés au feu et brûlés éternellement tous les jureurs, tous les blasphémateurs, tous les vindicatifs, tous ceux qui n'ont point voulu se convertir. Choisissez donc ou de faire ce que vous ont demandé vos confesseurs ou d'être à jamais

1. COSTIL : Ms. p. 641. Dans une mission on compta « près de dix mille hommes au premier sermon », et « on vit tous les jours près de deux mille âmes fréquenter les exercices ». « Les jours de festes et de Dimanches, il ne restoit pour ainsy dire que les malades pour garder les maisons ; de sorte que, si les vaisseaux d'Ostende qui croisoient sur la coste eussent fait quelque descente durant ce tems, personne n'eût pu les empêcher d'emporter tout ce qu'ils eussent voulu. » (COSTIL : *Annales*, Ms., p. 327.) Cf. *Fleurs*, Ms., p. 31 ; pp. 189-196.

2. COSTIL : *Annales*, Ms., pp. 159-160. On trouve la même note chez les autres biographes du saint. Le P. Le Beurrier affirme qu'à la procession qui se faisait à la clôture des missions, on vit quelquefois les croix et les bannières de vingt-deux paroisses réunies.

« Pendant onze et douze semaines que duroient quelquefois ses missions, on avoit toujours peine à approcher des confesseurs, tant ils étoient occupés, et on voyoit une infinité de pauvres gens de la campagne venir de six et sept et quinze lieues, nonobstant la rigueur de l'hiver, et quitter toutes choses pour profiter de ces grâces. Une femme en fit à pied plus de cent en divers voyages pour gagner une mission... Les personnes de qualité qui venoient de loin offroient de l'argent aux payvres afin qu'ils cédassent la place qu'ils avoient au confessionnal. » (HÉRAMBourg, Ms., t. I, p. 146.)

« Je puis dire avec vérité qu'aux dimanches, nous avons plus de quinze mille personnes. » (*Lettre du Père Eudes*, 23 juillet 1659.)

« Il y avoit plus de douze mille personnes le dernier jour ; toute une montagne en étoit couverte ; c'étoit une naïve idée du jugement. » (*Lettre de M. de Renty à un de ses amis qui demeurait au collège de Bourgogne, à Paris.*)

précipités dans les abîmes de l'enfer. » Ce feu allumé sous leurs yeux, la voix éclatante et le geste du Père Eudes remplissaient les auditeurs d'une frayeur salutaire et opéraient en eux, racontent les témoins oculaires, des « prodiges de conversion ».

Ces émotions puissantes, qui soulevaient les âmes, n'étaient pas des impressions d'un jour : la piété succédait à l'indifférence ; les vertus chrétiennes fleurissaient là où s'étaient étalés les vices ; l'union et la paix étaient rétablies entre les familles divisées, le bien d'autrui restitué, la loyauté triomphante ; au lieu de jurements et blasphèmes, on entendait le « chant des cantiques spirituels et des commandements de Dieu » : le pays était renouvelé¹.

Les libertins eux-mêmes qui, au début, se moquaient du Père Eudes, finissaient par être tellement touchés qu'ils « gagnaient la mission » et que, fréquemment « on était obligé de la prolonger de quinze jours en leur faveur ». Des pécheurs que leur endurcissement avait tenus à l'écart se reprochaient leur négligence, quittaient leurs habitudes et pratiquaient exactement les mêmes exercices que ceux qui avaient suivi la mission.

Non seulement Jean Eudes réussit à mériter les suffrages du peuple, mais des esprits lettrés, des humanistes, tels Camus et Cospéan, sont séduits par sa parole. Cospéan ne se désenchante pas de lui².

Il sait dire aux princes et à la cour la vérité avec respect, mais avec franchise et vigueur. Anne d'Autriche reçoit de sa bouche, devant tout son peuple, de sévères remontrances dont, loin de se froisser, elle se montre reconnaissante.

Le roi exprime le désir d'entendre un prédicateur dont le renom est parvenu jusqu'à lui. Pendant son séjour à Versailles, la chapelle royale voit se presser dans son enceinte trop étroite l'élite de la ville, la reine même et beaucoup de personnes de la Cour. Louis XIV et Marie-Thérèse l'entendent à genoux leur rappeler leurs devoirs de chrétiens³.

Les succès qu'il remporte parmi l'élite ne diminuent pas la pureté de son zèle. Lorsque l'assistance est mêlée de seigneurs, de gentilshommes et de petites gens, loin de se réserver exclusivement pour la partie la plus distinguée de son auditoire, il aime à montrer qu'il ne néglige personne ; et, après avoir fait entendre aux premiers le langage de la rigueur et de la menace, sa parole, quand il se tourne vers les seconds, prend un

1. Sur les conversions, restitutions et réconciliations, la lutte contre les duels, et les mauvaises lectures, cf. COSTIL : *Fleurs*, Ms., pp. 132, 167, 191, etc...

2. « Tout le monde voulait en profiter ; les Prêtres et les Religieux comme les Laïques, les personnes de qualité comme le commun du peuple. » (COSTIL : *Annales*, Ms., p. 159.)

3. Les courtisans le goûtèrent moins : on sait la libre répartition faite par le missionnaire à la messe qui clôturait le jubilé qu'il avait prêché. (*Fleurs*, Ms., pp. 633-646. Cf. aussi plus loin, ch. VI, pp. 404 et 405.)

accent de douceur et de paternel intérêt. Ce contraste est voulu et, dans ses conversations avec les missionnaires, il ne cache pas ses préférences pour la prédication au peuple. Ainsi varie-t-il l'enseignement chrétien selon la condition, le degré d'intelligence et de culture de ceux qui devaient le recevoir. Dans les humbles paroisses, il annonçait la parole de Dieu avec une clarté familière et les paysans se plaisaient à répéter : « Nous avons compris tout ce qu'il a dit. » Aux yeux de Jean Eudes, c'était le meilleur éloge¹.

Bien qu'il prêchât surtout en pays catholique, il fit plusieurs missions en des paroisses où le nombre des protestants était grand ; il se consacrait alors à la conversion des réformés. Il dut les résultats qu'il obtint non seulement à la force convaincante de sa prédication, mais aussi à l'autorité de son caractère et à son zèle charitable.

Cette sollicitude continuelle pour le prochain ne mettait pas Jean Eudes à l'abri des soupçons d'intrigue. La fortune ne lui sourit pas toujours ; et, de tous les personnages du XVII^e siècle, peu travaillèrent dans la contradiction comme lui². Sa carrière brillante suscita des jalousies. Faut-il s'en étonner ? Sa prédication était trop militante, il attaquait trop librement les erreurs et les vices pour n'être pas lui-même pris à partie. Comment appuyer sur tant de plaies — et d'une main vigoureuse — sans faire crier les patients ? Si sa droiture ne désarma pas toujours des adversaires prévenus contre lui, elle força néanmoins dans bien des cas l'estime et le respect.

Ceux qui « crièrent » tout d'abord et très haut, ce furent les Jansénistes, que Jean Eudes n'épargnait point et qui n'étaient pas gens à recevoir les coups en silence. Objet, auprès des évêques, de dénonciations haineuses et violentes, il connut la rude épreuve de se sentir en suspicion³. En 1643, il avait quitté l'Oratoire : il eut à souffrir de ses frères. Les Oratoriens le combattirent⁴ ; les séculiers voulurent en finir avec lui ;

1. Jean Eudes eut toujours cette prédilection pour les auditoires populaires et pécheurs : « Quand on voulait plus sûrement obtenir qu'il acceptât de faire une mission quelque part, on avait soin de mettre en avant : ses habitants sont pauvres ; il s'y commet de grands désordres et le nombre des pécheurs y est considérable. » (HÉRAMBOURG, Paris, 1869, p. 376.)

2. « Plusieurs accusaient [les missionnaires] de suivre les principes d'une morale relâchée, d'autres voulaient les faire passer pour des gens fort rudes et fort austères qui refusaient l'absolution pour un rien, qui imposaient des pénitences insupportables ; gens intéressés qui faisaient vendre des livres pour en tirer profit. » (HÉRAMBOURG, Paris, 1869, p. 385.)

3. COSTIL : *Fleurs*. Ms., pp. 173-189, 207-212, 636.

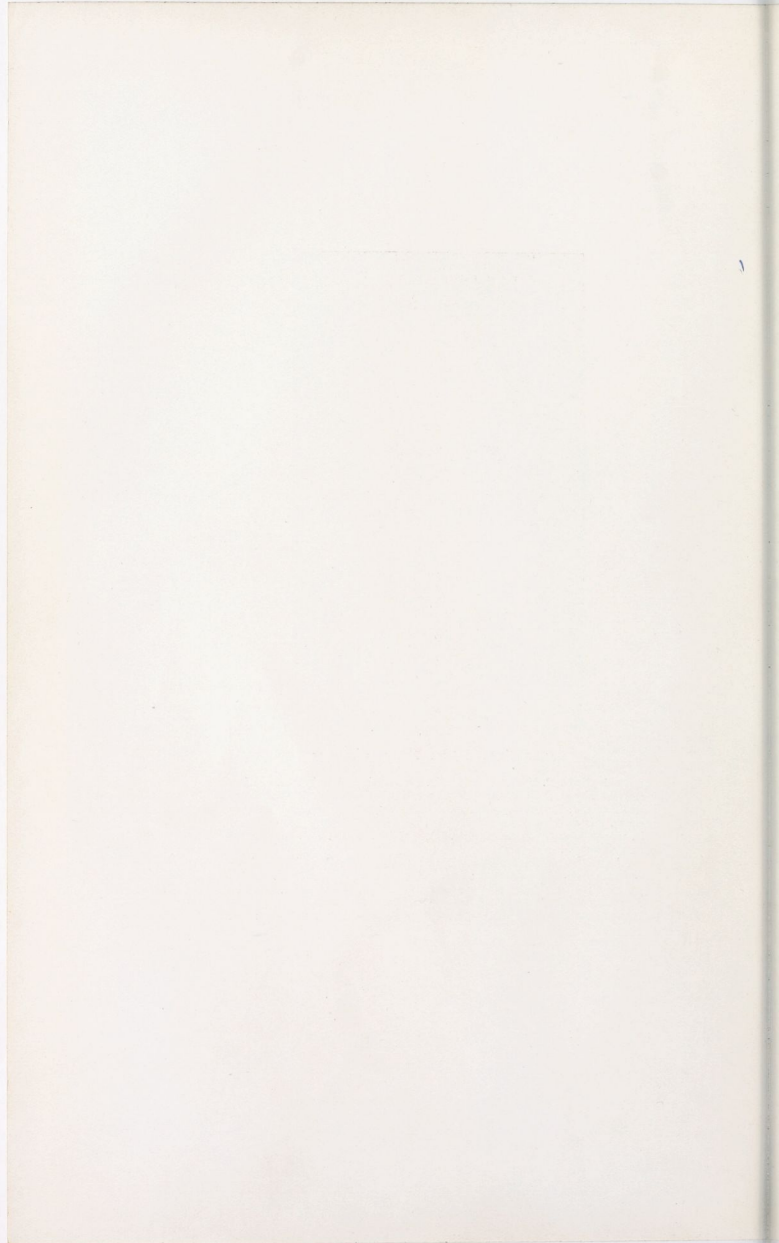
4. Il faut, du moins, reconnaître avec le Père Le Beurrier qu'ils ne sont pas responsables de tous les libelles composés contre Jean Eudes : « Comme messieurs les prêtres de l'Oratoire virent avec peine le Père Eudes quitter leur Congrégation, et que quelques particuliers d'entre eux en firent des plaintes, on serait peut-être tenté de croire que nous voulons faire retomber sur ces Pères les libelles, les calomnies, et toutes les autres persécutions qui attaquent, dans la suite, le vertueux missionnaire. Or, nous déclarons que non seulement ce n'a jamais été la notre pensée, mais que nous n'aurions pu sans injustice en avoir une semblable. » (LE BEURRIER : *Vie du Père Jean Eudes*, Ms., Préface.)



LE VÉNÉRABLE JEAN EUDES vers 1645

Portrait du P. Eudes trouvé à la Bibliothèque Nationale, section des estampes et dont on voit une reproduction à la bibliothèque de l'Arsenal. Publié en 1905, par Boulay en tête du premier volume de sa *Vie du Vénérable Père Eudes*, c'est bien, au dire des experts, la même figure que celle de la gravure Dievet (p. 80), mais à un âge différent.

L'estampe remonterait au moins à 1643 si l'on s'en tient à l'inscription que porte son encadrement et dans laquelle le P. Eudes prend titre de Supérieur du Séminaire de Jésus et Marie. Mais la figure du saint n'accusant guère plus de trente-cinq ans, ce doit être la reproduction d'un portrait antérieur de plusieurs années à 1643.



plus d'un prélat soutint ses adversaires¹. Ce fut au nom des intérêts de la foi qu'on prétendit l'attaquer ; et son naturel sensible dut se résoudre à une austère défense².

Les âmes qui avaient été remuées par la parole du prédicateur voulaient souvent l'avoir pour directeur. Il eût fallu beaucoup de loisirs pour diriger en détail tous ceux qui s'adressaient à lui. Afin de suppléer à une besogne envahissante et impossible, il composa des traités pratiques et continua ainsi d'exercer une direction sur ceux qu'il avait convertis et qu'il voulait sanctifier. Car ce n'était point une vie oisive que la sienne : la préparation de ses sermons était, en mission, son premier travail, mais elle ne prenait pas tout son temps ; une part était réservée à la confession. Directeur de gentilshommes, de prêtres et de religieux, il prodiguait de même aux humbles ses conseils et sa charité. Instruit par l'expérience que donne un long usage, il avait aussi rédigé pour ses confrères une méthode neuve et pratique de confession. Il n'allait point au tribunal sans réflexion et sans étude. Il prévoyait ce qu'il avait à dire, puis, s'abandonnant à l'esprit de Dieu, il enseignait ce qui peut porter une âme à la pénitence et à la confiance. Tout austère qu'il pût paraître, il avait souvent à consoler dans les afflictions et les deuils ; ses lettres nous révèlent comment il savait adoucir par l'onction chrétienne « ces coups terribles qui dévastent l'âme et si souvent ébranlent la foi en révoltant la nature »³. Nulle part il n'était plus admirable qu'au chevet des mourants, et ce prédicateur, si menaçant quand il tonnait du haut de la chaire, savait, à l'occasion, prononcer les paroles encourageantes qui autorisaient l'espérance. Il préparait à la mort avec un incomparable mélange de fermeté et de douceur, joignant aux plus délicats ménagements pour la faiblesse de la nature une active vigilance pour les intérêts de l'éternité⁴. Car, un fonds de bonté, compatissante, mais franche et sans faiblesse, inspirait sa conduite. Affable à tous, il eut, dans son âge mûr, beaucoup d'amis qui lui gardèrent une tendre fidélité. Lié avec le baron de Renty, M. de Bernières, M. de Langrie, il les visitait

1. Après la mort de M. d'Angennes, le chapitre de Bayeux avait privé Jean Eudes de tout pouvoir ecclésiastique dans le diocèse ; et, deux ans plus tard, le successeur de M. d'Angennes, M. Molé, prévenu contre lui, épuisa les mesures de rigueur, en frappant sa chapelle d'interdit.

2. Sa prédication semble avoir laissé peu de traces de ses difficultés intimes. Cependant, on saisit parfois, dans ses livres, l'amertume qui l'étreint. Nul doute que cette amertume ne dut se trahir aussi dans sa parole publique. Mais la gravité du ton témoigne que le prédicateur était moins préoccupé de sa justification que de l'honneur de la sainte parole. Il fut au-dessus des mesquines attaques et des calomnies intéressées. Et l'on peut croire avec Costil que « les oppositions ont été la cause des fruits innombrables que [les missions] ont produits. » (COSTIL : *Annales*, Ms., p. 159, cf. *Fleurs*, Ms., pp. 181-183.)

3. Mme de Coulanges à Mme de Sévigné (29 juillet 1695).

4. Il faut lire : *Exercice de Piété très utile et très important, tant pour les malades et moribonds que pour ceux qui les assistent.* (*Œuvres*, t. II, pp. 245-272.)

souvent. Ces familles, où la distinction de l'esprit et la probité du cœur s'alliaient à la passion de l'apostolat, aimaient à le considérer comme un conseiller, presque comme un directeur. Ses relations avec la famille de Camilly étaient plus intimes encore, et nous avons déjà vu combien le Père Eudes et Mgr Cospéan se recherchaient et s'aimaient.

Doué de tant de qualités si bien faites pour subjuguier les volontés et pour gagner les cœurs, Jean Eudes aurait pu, sans aucun doute, exercer sur les affaires de son temps une influence analogue à celle de saint Vincent de Paul. Au moment où mourut Richelieu, des conversations qu'il avait eues avec le ministre laissent deviner qu'il était peut-être à la veille d'exercer une action puissante sur la réforme de l'Église de France. Richelieu et Jean Eudes, organisateurs, réformateurs, réalisateurs l'un et l'autre, semblaient faits pour se comprendre¹. Mais la vie du missionnaire se passa surtout en province; et, si, en certaines circonstances, son intervention sut être efficace², d'ordinaire, il ne s'ingéra en rien dans la politique humaine. C'était aux intérêts de Dieu qu'il songeait toujours, même quand il se mêlait au monde. Ame recueillie et qui portait partout la présence de Dieu, il ne s'épanchait pas au dehors et n'entraînait pas en de si grandes agitations. Ni sauvage, ni mélancolique, il ne s'abandonnait point à sa vivacité naturelle, qui eût été peut-être son défaut et, au milieu de sa joie et dans les démonstrations qu'il en donnait, il ne perdait rien du sérieux qui doit la tempérer. Il ne demeurait point dans un triste silence, disait simplement ce qu'il pensait et ne se laissait ni dissiper ni distraire. Si épris d'action qu'il fût, il n'eût pas dédaigné, serviteur obscur, de se livrer tout entier aux pratiques continuelles d'une humble piété; mais, tant que ses forces servirent son zèle, il ne connut ni solitude ni retraite. L'action même soutint son courage, et c'est par elle qu'il s'évada souvent de la « tristesse infinie des choses ». Sans mur-

1. COSTIL : *Fleurs*, Ms., pp. 76-77.

Si Richelieu avait survécu quelques années, peut-être l'orientation de vie de Jean Eudes eût-elle été changée, et peut-être eût-il été, tel saint Vincent de Paul à Paris, l'instigateur, l'animateur d'œuvres multiples et variées. Il en avait l'étoffe et le cardinal semble avoir fondé sur lui des espoirs que la mort ne lui permit pas de réaliser. « Richelieu qui se connaît en hommes, écrit M. Souriau, et qui cherche à ce moment à ramener les calvinistes dans le giron de l'Église, le mande à Paris, à la fin de 1642; il veut d'abord juger par lui-même l'apôtre normand, puis l'associer à son œuvre, toute de persuasion. Que se dirent-ils exactement dans le cabinet du ministre? Nous ne le savons pas; mais l'accueil public que le Cardinal avait fait dans son antichambre à ce simple prêtre prouvait une bienveillance exceptionnelle. La mort de Richelieu, survenue presque immédiatement après cette entrevue, met fin à ces projets. »

Le résultat le plus clair fut de pousser Jean Eudes vers le ministère des missions. « Il reste encore, ajoute M. Souriau, bien des voies ouvertes à son apostolat, et surtout celle où il dépasse tous ses émules : la mission. M. Eudes est avant tout un missionnaire. » (SOURIAU : *Le mysticisme en Normandie*, Paris 1923, p. 155. — MARTINE, *op. cit.*, Caen 1880, t. I, pp. 118-125-128.)

2. Sur la révolte des Va-Nu-Pieds et ses lettres à la reine, cf. chap. V : *Les idées politiques et sociales*.

mure et sans découragement, il continua le travail, prêt à succomber sous le poids.

1660-1680. En 1660, Jean Eudes assume encore un étonnant labeur. « A l'âge de cinquante neuf ans, il avoit toute la Vigueur que les autres font paroître à quarante ¹ ». Avec des forces médiocres et un tempérament assez délicat, il soutient en missions les plus pénibles emplois : « outre le Sermon qu'il faisoit presque tous les jours avec un zele et une Vehemence qui n'avoient rien de Commun [il était obligé] de donner encore des Conférences sur des matieres toutes différentes, d'Ecouter une infinité de personnes qui avoient recours à ses Lumières, comme au Pere Commun de toutes les Ames peinées, et de Veiller sur un grand Nombre d'affaires qui luy passaient par les Mains, soit pour le Bien de sa Congrégation, soit pour les interets des Communeautéz ou des particuliers dont il étoit obligé de se charger, parce que Sa Charité ne pouvoit se résoudre à Laisser passer aucune occasion de servir l'Eglise ou le prochain sans l'embrasser avec Ardeur... ² »

Pourtant, les dernières années lui furent plus qu'à d'autres pesantes. A la disparition de plusieurs collaborateurs ou amis, s'était ajoutée la malheureuse affaire de l'Ermitage ³ ; calomnies de ses ennemis, difficultés intérieures dans la conduite ou l'organisation de ses Instituts lui rendirent plus sensible la disgrâce du roi qu'il dut subir dix ans. Semblables douleurs sont dures, même dans la jeunesse, quand l'espérance adoucit tout et que le cœur a la puissance de se créer de nouveaux liens ; mais, dans un âge avancé, la contradiction, la lutte, l'abandon sont un supplice dont l'amertume n'a pas d'adoucissement. Ces épreuves devait prendre le caractère d'une longue agonie ⁴. Il continue néanmoins les missions ; et ses lettres attestent l'intensité de vie qu'il déploie. « La mission de Rennes (1669) dura plus de quatre mois. Le Père Eudes y travailla avec autant de force que s'il n'avait eu que 30 ans et il prêcha presque tous les jours dans la cathédrale, durant l'espace de douze semaines, à un très nombreux auditoire, bien qu'il fût âgé de 69 ans ⁵ ». Mais s'il a conservé la force de son âme, il ne connaît plus l'enivrement de ses pre-

1. COSTIL : *Annales*, Ms., p. 638.

2. COSTIL : *Annales*, Ms., p. 149.

3. GEORGES : *Saint Jean Eudes*, Paris, 1936, pp. 321 et sq.

4. « Il y avait déjà du temps que [le Père Eudes] sentoit un grand tourment entre les deux Épaules..., mais il avait toujours porté toutes ses Infirmitez avec un Visage Serein et Content... Cependant, comme cette disposition n'empêche pas toujours l'impression que les plus justes ressentent de la privation des choses qu'ils aiment innocemment, on ne peut douter que la perte de tant de bons Sujets que fit notre saint Instituteur en voyant mourir MM. de Than, Hubert de Sainte Marie et Saché, jointe à la douleur de se voir dans la disgrâce de son souverain, n'augmentat notablement ses indispositions et ne lui attirat la nouvelle maladie. » (COSTIL : *Annales*, Ms., p. 1051.)

5. HÉRAMBOURG, Paris, 1869, p. 375.

nières années. La vieillesse alourdit ses bras défaillants et, peu à peu, contraint de ménager ses forces, il tourne vers le ciel le sourire intérieur de son âme.

Quand un homme est parvenu au terme d'une longue carrière, qu'il a surmonté les écueils dont toute vie humaine est semée, il n'a plus qu'à mourir à la place que ses vertus lui ont acquise. C'est une épreuve où succombent les meilleurs que d'avoir à renoncer aux honneurs. Les raisons s'offrent d'elles-mêmes qui persuadent de soigner sa mort, au lieu de la livrer à la merci d'une déchéance. Ils sont rares parmi les plus grands ceux qui retrouvent alors une flamme de jeunesse et qui consentent à tout sacrifier, comme on le fait à 20 ans dans une heure d'enthousiasme. Or Jean Eudes se démet de sa charge, se choisit un successeur, et il ne semble point du tout qu'il le fasse avec répugnance, heureux d'abandonner les honneurs qu'il a toujours sincèrement dédaignés¹. Sur son cœur, un peu fiévreux jusque-là, descend une sérénité nouvelle. Il se prépare à l'adieu suprême par un dépouillement plus complet et prévoit l'heure du repos. Il attend la fin de sa vie après celle de ses travaux. Le Christ, seul compensateur de ses sacrifices, lui tient lieu de tout et rajeunit encore son âme.

Lucide jusqu'aux dernières heures, Jean Eudes s'éteint dans la paix. Il garde, en face de la mort, le maintien allègre, le front haut d'un lutteur sur le qui-vive, et cet air de défi qui, avec ses fines moustaches soulignant les lèvres, l'avaient quelquefois fait comparer à un jeune officier de la Fronde. Le 19 août 1680, il voit arriver avec joie l'heure de l'envol. Il avait prêché sa dernière mission à Saint-Lô, en 1676, et sans doute son dernier sermon peu de mois avant sa mort. Sa fin couronnait sa vie : voué depuis plus de cinquante ans au ministère de la parole, il mourait épuisé par ses travaux apostoliques.

1. Le successeur de Jean Eudes fut le Père Blouet de Camilly.

Avant de clore cette Introduction, il me reste le devoir de remercier toutes les personnes qui m'ont témoigné leur sympathie ou qui ont facilité mes recherches.

Henri Bremond, qui connaissait mon projet, avait bien voulu l'encourager. Mon travail aura sa récompense, s'il peut illustrer sur quelques détails les chapitres qu'il a consacrés à saint Jean Eudes.

Le Révérend Père Boulay, auteur d'une vie en 4 volumes que « nul ne trouvera trop longue ¹ », m'avait indiqué la voie. Je garde à sa mémoire un sentiment de fidélité respectueuse et de vénération profonde.

J'ai trouvé, à l'Université de Caen, auprès de M. Musset, Doyen de la Faculté des Lettres, de M^{me} Durry, professeur de Langue et Littérature françaises, et de M. Wagner, maître de Conférences de Langue et Littérature françaises, une bienveillance, un appui et des conseils très précieux.

Je voudrais dire aussi tout ce que je dois aux avis des Révérends Pères Lebrun et Georges. Ils ont lu ces pages. Ils n'ont jamais exprimé une critique sans me donner le moyen de corriger les erreurs ou de combler les lacunes.

Au Révérend Père Malabeuf, aux Pères Eudistes qui m'ont ouvert leurs Archives, à M. le chanoine Levesque, qui m'a initié à la connaissance de saint Jean Eudes, à M. le chanoine Lelièvre, qui m'a enseigné l'art des patientes recherches et confié de précieux documents, à M. Léo-Leymarie, membre correspondant de l'Institut Canadien, à tous ceux qui ont soutenu ou secondé mon effort, j'offre l'expression de ma vive gratitude.

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DE LA PRÉDICATION

La prédication telle que Jean Eudes l'a trouvée. Abus de la terminologie scholastique. — Burlesque : jeux de mots et bouffonneries grotesques. — Éloquence partisane : discussions politiques et controverses dogmatiques ; violences contre les hérétiques. — Érudition pédante et préciosité ridicule.

A toutes les époques, l'étude de la prédication pose le même problème. Au xvii^e siècle, comme au xx^e, on parle de réformer la chaire chrétienne. Il s'agit toujours, en effet, — et toujours il s'agira — d'adapter aux générations qui se succèdent l'éternelle vérité. Aujourd'hui, on reproche à nos prédicateurs d'avoir gardé la méthode transmise par la génération précédente et qui date d'un demi-siècle ; on malmène ces « disciples attardés ou maladroits du grand Lacordaire », qui poursuivent sous les voûtes de nos cathédrales ou de nos églises « leur rêve romantique ¹ ». On réclame une « prédication nouvelle », une méthode plus directe. Au xvii^e siècle, la prédication fut puissante, lorsqu'elle fut adaptée. Mais, pour devenir une force, elle avait besoin d'une réforme. Connaissions les abus, afin de mieux comprendre le rôle de saint Jean Eudes ².

Les abus dataient de loin. Aux premiers siècles, les Pères de l'Église avaient donné des enseignements solides et pathétiques. Mais dès la fin du vii^e siècle, l'« âge de fer de l'éloquence chrétienne » avait commencé. Un instant l'art et le génie avaient brillé de nouveau dans la chaire, ressuscités par saint Bernard et ses intelligents disciples. Mais cette lumière s'était aussitôt évanouie, et Fénelon avoue que, depuis la décadence de l'éloquence patristique jusqu'à son temps, « neuf siècles de barbarie ont pesé sur la chaire ³ ». Jusqu'au milieu du xv^e siècle, nos prédicateurs n'avaient guère connu d'ailleurs que l'idiome des anciens

1. M. René DOUMIC.

2. Nous avons consulté pour ce chapitre : MIGNE : *Collection intégrale et universelle des orateurs sacrés*, 100 vol., 1844-1892. — JACQUINET : *Les prédicateurs du xvii^e siècle avant Bossuet*, Paris, 1863. — LEZAT : *Les prédicateurs de la Cour sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, 1871. — COSTE : *Monsieur Vincent*, Paris, 1932, t. II, ch. XXXII.

3. FÉNELON : *Dialogues sur l'éloquence*. Cité par Jacquinet, p. 19.

Romains, défiguré par des altérations successives. Aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, ils avaient employé une langue hybride, mélange bizarre de latin burlesque et de locutions françaises¹. Dès qu'ils avaient voulu parler français, ils s'étaient laissé gagner par le mauvais goût qui avait tout envahi.

Scholastique raisonneuse, grossièretés burlesques, politique échauffée, érudition profane et précieuse : tels étaient en particulier les graves défauts qui régnaient dans la chaire à la fin du XVI^e siècle.

La méthode scholastique avait rendu de grands services à la science. Mais, utile pour raisonner, elle ne vaut rien pour émouvoir ; elle exerce l'esprit, mais plus souvent le fatigue et nuit aux vérités enseignées par les formes farides dont elle les revêt. Certaines facultés intellectuelles se trouvent par elle développées, d'autres sont appauvries. Aiguïsant la sagacité, elle est fatale au goût et à l'imagination. Par les habitudes sévères du raisonnement, elle peut faire faire de notables progrès aux études où la logique domine ; par la sécheresse de ses procédés, elle est un obstacle aux productions de l'intelligence où le cœur doit avoir sa place. Aussi bien, de l'esprit d'analyse à la manie des subtilités, du juste emploi des divisions qui soulage l'entendement à leur multiplicité qui le gêne, des formes précises qui resserrent la pensée au formalisme qui l'étreint, il n'y avait qu'un pas, et il fut vite franchi. « On se comporta dans les églises comme dans les écoles : on définit, on divisa, on démontra, on réfuta. Les définitions étaient formulées en termes abstraits, les divisions suivies de subdivisions, les démonstrations ordonnées en forme syllogistique ; les réfutations donnaient lieu à des distinctions subtiles qui, au lieu d'apporter la lumière, épaississaient les ténèbres². »

Il y a, dit le P. Séguiran, trois sortes de prières : l'obsécration, l'oraison et la postulation ; les vertus ont deux aspects : l'un *quantum ad affectum*, l'autre *quantum ad effectum* ; le péché originel se définit : *privatio rectitudinis in esse* ; Dieu est présent dans l'âme du juste *per modum objecti cogniti*.

Voici, empruntée à Boèce par le P. Coton, la définition de l'éternité : *Interminata vita tota simul et perfecta possessio*. Celle de la béatitude n'est pas moins barbare : *Status bonorum omnium aggregatione perfectus*. Les

1. La question, il est vrai, se pose de savoir si les textes qui nous sont parvenus sont ceux des prédicateurs. Selon certains critiques (Geruzez, Ch. Labitte, Bourgain, Samaillan), les orateurs auraient parlé la langue du peuple et les textes que nous possédons seraient dus à des traducteurs, embarrassés pour rendre en latin les idiotismes, les proverbes et les expressions toutes françaises. D'autres (Daurau, Paulin, Paris, Victor Leclerc) sont persuadés que les sermons ont bien été prononcés tels quels. Ni les uns ni les autres ne semblent avoir trouvé l'argument décisif qui fera triompher leur thèse.

2. COSTE : *Monsieur Vincent*, Paris, 1932, t. II, p. 394.

œuvres, dit-il, sont vives, mortes, mortifères, mortifices ou vivifices ; leurs causes sont efficaces, finales, méritoires, formelles, exemplaires ou instrumentaires ; les œuvres vives ou vivifices sont à leur tour méritoires, satisfaites, impétratoires et consolatoires. C'est dans un sermon sur la mort qu'il nous expose comment une chose peut être en une autre de quatre manières : ou comme le contenu en son contenant, ou comme la chose colloquée en son lieu naturel, ou comme l'accident en son sujet, ou comme la partie en son tout, ce qui arrive comme partie intégrante, comme partie potentielle ou comme partie essentielle ¹.

Veut-il expliquer la parole : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*, le P. Coton s'exprime en ces termes :

Il n'y a logicien qui ne sache que les propositions indéfinies, en matière contingente, équivalent aux particulières et, en matière nécessaire, équivalent aux universelles. L'homme dispute, c'est-à-dire Socrate. L'homme est raisonnable, c'est-à-dire tout homme et qui que ce soit doué de raison. Ce présupposé, il faut inférer que la proposition hypothétique et indéfinie : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera, est universelle et sans exception, pourvu que ce soit en matière nécessaire qui concerne notre salut et la gloire de Dieu ; et qu'étant accidentaire et contingente, elle n'est pas générale, mais reçoit beaucoup d'exceptions. Et c'est ce que demande la particule *quid* qui veut dire par emphase quelque chose ².

Ainsi la méthode d'exposition, imitée d'Aristote, avait passé dans la chaire et s'appliquait indifféremment à l'explication du dogme et aux exhortations pratiques de la morale. Le Moyen Age, dans sa naïveté, le XVI^e siècle, dans son pédantisme, avaient oublié que raisonner n'est pas la seule manière d'instruire et que ce n'est pas toujours la meilleure. « La prédication, écrit justement Jacquinet, est un enseignement, mais un enseignement affectueux dont la régularité se doit prêter aux effusions de la charité et par conséquent aux libres mouvements de l'âme ³. »

1. COSTE : *Op. cit.*, p. 396. Il faut lire aussi dans MIGNE les sermons de Jean Menot, Olivier Maillard, Jean Paulin.

2. MIGNE : *Op. cit.*, col. 517. Jean Eudes qui savait l'emploi de la scolastique contraire à la première qualité de l'orateur, la clarté, en condamne l'usage dans le *Prédicateur Apostolique*.

« Quand on a bien étudié et conçu son sujet, on trouve aisément des paroles pour exprimer ce qu'on doit dire : Ce qu'il faut faire le plus intelligiblement et le plus clairement qu'il est possible ne se servant jamais de certaines façons de parler obscures que peu de personnes entendent. » (*Le Prédicateur Apostolique*, Caen, 1685, p. 165. — *Œuvres*, t. IV, p. 69.)

3. JACQUINET : *Op. cit.*, p. 20. — « La logique n'est pas tout dans l'homme. Les pécheurs n'ignorent pas que leur conduite est mauvaise ; ce n'est pas en leur démontrant par des arguments irréfutables qu'ils font le mal qu'on les ramènera dans la voie du devoir. Une classe de théologie et une prédication sont des actes de nature différente. Le professeur de théologie s'arrête à la spéculation, le prédicateur doit émouvoir, exhorter et pousser à l'action. Les articles de la *Somme* de saint Thomas, qui sont des chefs-d'œuvre de discussion, ne sont pas des chefs-d'œuvre d'éloquence. Ils convainquent, ils n'échauffent pas ; la raison est satisfaite, mais la sensibilité n'est pas touchée ; quand nous les lisons, il ne se produit en notre âme aucun de ces mille mouvements mystérieux que provoque chez nous une parole chaude et vibrante. » (COSTE : *Op. cit.*, p. 395.)

L'éloquence sacrée, parce qu'elle est sacrée, requiert, de la part du prêtre, une certaine dignité ; elle n'est jamais vulgaire ; elle évite toute parole que, dans la conversation courante, les gens bien élevés n'oseraient prononcer. Or, le ton moqueur et le rire facétieux, si répandus parmi les productions profanes, du Moyen Age avaient aussi pénétré dans le sermon. L'élément grotesque que l'on rencontrait dans l'ornementation de l'architecture, sur la façade et à l'intérieur des temples, sous le pinceau du peintre et sous le ciseau du sculpteur, sur la toile, la pierre ou le bois, ne fut pas dédaigné par les prédicateurs. La chaire avait pris toutes les libertés pour retenir tous les auditeurs. Légendes, anecdotes, fabliaux, chansonnettes et jeux de mots, tout était devenu un appât. Apologistes bouffons, prédicateurs « à turlupinades » amusent par la bizarrerie de leurs analogies. Les mauvaises pensées deviennent les « allumettes des vices », Jésus-Christ est « le procureur d'Abraham », Marie « l'Infante de la Trinité », Lucifer « le concierge des démons », le soleil « le grand duc des chandelles ».

« Le petit P. André », apercevant un jour plusieurs auditeurs sur l'autel, leur applique le texte sacré : « Voilà, dit-il, la prophétie accomplie : *super altaria vitulos* ¹. » Selon lui, les quatre docteurs de l'Église latine ressemblent aux quatre rois du jeu de carte : saint Augustin au roi de cœur pour sa grande charité ; saint Ambroise au roi de trèfle, pour les fleurs de son éloquence ; saint Jérôme au roi de pique, à cause de son style mordant ; saint Grégoire au roi de carreau, à cause de son peu d'élévation. Dans une instruction de carême, il compare la charité à l'échelle de Jacob ; ce n'est pas, dit-il, une « échelle de chêne ou de hêtre, mais le premier échelon est hareng, le second morue », et il énumère ainsi toutes les viandes de carême ².

Le christianisme, dit-il en présence d'un auditoire de docteurs, est comme une grande salade ; les nations en sont les herbes ; le sel, les docteurs (*vos estis sal terræ*) ; le vinaigre, les macérations ; et l'huile, les bons pères jésuites. Y a-t-il rien de plus doux qu'un bon père jésuite ? Allez à confesse

1. Cité par JACQUINET, p. 292. Le même prédicateur allait jusqu'à jouer en chaire « de petites scènes bouffonnes, dans lesquelles il mettait de moitié l'auditoire, souvent il est vrai de manière à le couvrir de confusion, tout en le faisant rire. Après avoir tonné contre les désordre de la Madeleine, il s'écriait : « J'en voy là bas une toute semblable à la pécheresse, mais, parce qu'elle ne s'amende point, je la veux noter, et luy jetter mon mouchoir à la teste ! » En disant cela, il tenait son mouchoir à la main, et faisait mine de le vouloir jeter ; toutes les femmes baissent la tête : « Ah ! dit-il, je croyois qu'il n'y en eût qu'une et en voilà plus de cent ! » Cette joyeuse et libre verve s'exerçait parfois aux dépens des personnes ou des compagnies. Ayant su que M^{me} de la Trémouille était à son sermon (il prêchait sur l'enfant prodige), il fit ce détail de l'équipage de celui-ci : « Il avait six beaux chevaux gris pommelé, un beau carrosse de velours rouge avec des passements d'or, une belle housse dessus, bien des armoires, bien des pages, bien des laquais vestus de jaune passémenté de noir et de blanc. » C'était le train et la livrée de la duchesse. » (*Ibid.*, pp. 292-293.)

2. VIGNEUL-MARVILLE : *Mélanges de littérature*, t. III, p. 316. Cité par JACQUINET, p. 291.

à un autre, il vous dira : « Vous estes damné, si vous continuez. » Un jésuite adoucira tout. Puis l'huile, pour peu qu'il en tombe sur un habit, s'étend et fait insensiblement une grande tache ; mettez un bon père jésuite dans une province, elle en sera enfin toute pleine !...

Camus n'aime pas moins les antithèses burlesques et les jeux de mots. Il parle dans une homélie d'un « mal perçant, présent, pressant et oppressant ». Saint Bernard est « fécond et facond ». Après leur mort, les papes deviennent des papillons, les sires des cirons et les rois des roitelets. Et c'est lui qui nous prie « d'adorer et d'odorer, de mirer et d'admirer dans le calice et sur la patène du saint autel le corps du Fils de Dieu ² ».

Sécheresse et bouffonnerie : deux défauts, les plus anciens et peut-être les plus profonds, que Massillon condamnera dans son discours de réception à l'Académie : « La chaire, dit-il, semblait se disputer ou de bouffonnerie avec le théâtre ou de sécheresse avec l'école ; et le prédicateur croyait avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion quand il avait déshonoré la majesté de la parole sainte en y mêlant ou des termes barbares qu'on n'entendait pas ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre. » Il ne convient pas davantage que, dans la maison de Dieu, le prédicateur

1. COSTE : *Monsieur Vincent*, t. II, p. 403.

2. MIGNE : *Op. cit.*, col. 11, 14, 36. Cité par COSTE, p. 401. — C'est surtout vers la fin du XVI^e siècle qu'avait fleuri et prospéré la prédication burlesque. Mais dans le temps même où l'Académie était fondée et où s'affermissait « la rhétorique cérémonieuse et gourmée de Balzac », le goût pour le bouffon retrouva un moment la faveur. En ces années de transition et de « progrès littéraire mêlé de retour », la vogue de Scarron venait faire concurrence au règne de Balzac : avec le *Typhon*, avec l'*Énéide travesti*, avec les grotesques chansons de Saint-Amant, le burlesque releva la tête et il y eut « comme une dernière et fugitive apparition du sermon à la Maillard, à la Menot ».

Boileau, rappelant dans l'*Art Poétique* cette manie de pointes et de jeux de mots qui, au temps de son enfance, avait infecté le Parnasse, n'oublie pas de montrer les orateurs d'Église atteints eux aussi de cette maladie :

*L'avocat au Palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'Évangile.*

Aux côtés de saint Vincent de Paul, Jean Eudes s'élèvera contre l'inconvenance de ces « Saturnales de la chaire ». A ses missionnaires il ne permettra aucune de ces grossièretés ou de ces bizarreries que proscrit la conscience religieuse et que repoussent les simples bienséances. Le prédicateur, dira-t-il, « ne doit pas user de paroles grossières... ; au contraire, il doit exprimer ses pensées en bons termes. » (*Le Prédicateur Apostolique*, Caen, 1685, p. 165. — *Œuvres*, t. IV, p. 69.) Il ne faut « dire jamais rien qui soit capable de provoquer les auditeurs à rire. Notre-Seigneur n'y a jamais excité personne, mais il a souvent fait pleurer. » (*Le Prédicateur Apostolique*, Caen, 1685, p. 200. — *Œuvres*, t. IV, p. 82.)

Un livre alors célèbre devait agir dans le même sens : le *Traité du P. Vavasseur (De ludicra dictione. Liber in quo tota jocandi ratio ex veterum libris aestimatur*, Lutetiae, 1658). Rempli de fins jugements et de vues instructives, il a le défaut d'avoir été écrit en latin et de venir trop tard. En 1658, la vogue des bouffons palissait, l'inépuisable gaité de Scarron ne déridait plus aussi facilement un public refroidi. Jean Eudes et Vincent de Paul, chacun dans leur sphère, avaient eu une action plus efficace. Les excès mêmes du genre avaient d'ailleurs hâté sa fin. « Le dégoût qu'avait inspiré aux nobles esprits et aux âmes pieuses cette invasion sacrilège de la farce et de la parodie dans le domaine de la poésie et de la religion » était devenu général et avait fait cesser cette double profanation. (JACQUINET : *Op. cit.*, p. 298.)

sorte du domaine de la religion pour faire des incursions sur le terrain politique.

Or, peu d'années avant saint Jean Eudes, le clergé catholique s'était montré en chaire plus batailleur qu'apostolique. Les travaux austères de l'intelligence et de la science ne lui suffisaient pas : il s'était laissé entraîner dans le tourbillon des affaires publiques. La chaire épousa les querelles de tous les partis : en face des prédicateurs bourguignons, voici les prédicateurs armagnacs. Lancé dans la politique au moment de la Ligue, vivant dans la rue et sur la place publique, mêlé au peuple dont il partageait les fatigues, maniant souvent le mousquet avec habileté, le clergé devint parfois très populaire pour des raisons qui n'avaient rien de spirituel.

Les moines ligueurs, les capucins surtout, « la robe retroussée, l'arquebuse sur l'épaule, la bouche pleine de grosses plaisanteries », renchérissent encore sur les prêtres séculiers. Tous ces prédicateurs n'avaient pas compris leur rôle, et de ce contact quotidien avec le peuple et les hommes d'armes, prêtres et moines avaient gardé naturellement quelque vulgarité, et il est difficile de se les représenter exhortant les âmes à une forte vie intérieure¹. Les uns, comme Jean Boucher, curé de Saint-Benoît, à Paris, Ponthoise, théologal de Poitiers, Aubry et Rose, s'élèvent contre la sincérité de la conversion d'Henri IV et en concluent qu'il n'est pas roi légitime². Tandis que le P. Gontier bataille contre Henri IV, le « bilieux et sanguin abbé Dubois », plus guerrier que théologien, dépense en sa faveur sa dévorante activité³.

Les discordes civiles finies, les disputes religieuses ne le sont pas. Quand on ne se bat plus dans la rue, on discute encore dans les temples, et la prédication se perd en controverses fatigantes et stériles. Pierre de Besse appelle les ministres huguenots « loups, pestes, furies, ministres de Satan⁴ ». Valadier traite les calvinistes d'exécrables menteurs, de

1. « Au siège de Dôle, en Franche-Comté, pendant la guerre de Trente ans, écrit aussi d'Avenel, les religieux de la ville parurent sur les remparts, armés de marteaux pointus dont ils assommaient tout ce qu'ils rencontraient sous leurs mains. Un Capucin, le P. Eustache, l'un des meilleurs canoniers de son temps, dirigeait l'artillerie des Comtois. »

2. *Sermons de la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, Prince de Béarn*, Paris, 1594. (Cité par COSTE, p. 404.)

3. Au XVII^e siècle, l'éloquence politique sembla un instant vouloir renaître à la faveur des troubles civils. Mais l'éloquence frondeuse de Retz ne trouva guère d'écho dans le Clergé. (JACQUINET : *Op. cit.*, pp. 300-303.)

En Normandie, il y avait encore en 1639, au moment de la révolte des va-nu-pieds, des chefs de brigades qui appartenaient au Clergé : « Le prêtre Morel, en sa qualité de Secrétaire des Commandements du Général Jean Nu-Pieds, envoyait des mandements pour les faire publier au prône. Et telle était la force d'organisation des Nu-Pieds que les Curés ne manquaient jamais d'en faire la publication. » (QUENAULT : *Recherches historiques et archéologiques sur la Basse-Normandie, le Vivarais et le Pays Chartrain*. Coutances, 1864, p. 207.)

4. P. DE BESSE : *Premières conceptions théologiques sur le Carême*, Paris, 1623, p. 116.

cerveaux démodés, de satrapes de l'enfer. Coëffeteau prétend que les hérétiques ne sont pas nos frères et qu'on est dispensé de prier pour eux¹.

En 1608, le jour de Noël, devant le roi, le P. Gontier appela les protestants « vermines et canailles » et ajouta que les catholiques ne devaient pas les souffrir parmi eux². Cette virulente sortie mit en fureur le maréchal d'Ornano, lieutenant-général de Guyenne. Il dit au roi que « si l'on eût prêché à Bordeaux devant lui ce que l'on avait prêché à Paris en présence de Sa Majesté, il eût fait jeter le prédicateur dans l'eau au sortir de la chaire. » Pour calmer les esprits, Henri IV défendit au P. Gontier de prêcher en sa présence à Paris, sauf au Louvre ; quelques jours après, la défense était levée. La clémence du roi mécontenta Sully. « Je m'étonne, lui répondit Henri IV, comme vous n'en remarquez point autant en ceux de Charenton, que vous allez voir tous les jours, qui font pis que lui et qui prêchent encore plus³. »

Jean Eudes, nous le verrons, n'ouvrira jamais la chaire aux passions politiques ; autant qu'il lui sera possible, il écartera les sujets de controverse et nous constaterons au prix de quelles précautions il autorisera ses missionnaires à discuter avec les calvinistes. D'autres, il est vrai, lui avaient préparé la voie, et c'est à saint François de Sales qu'il faut savoir gré d'abord d'avoir sinon supprimé la controverse, du moins de l'avoir rendue digne de la chaire chrétienne⁴.

Un autre abus fort différent était le mélange continu du sacré au profane. L'engouement pour l'antiquité, qui se propagea dans tous les milieux cultivés à l'époque de la Renaissance, gagna les orateurs chrétiens. Histoires et citations païennes foisonnent. Cette renaissance des études classiques qui avait fait reprendre contact avec les auteurs de l'antiquité aurait pu apporter à l'éloquence sacrée un renouveau de dignité et de distinction. Il n'en fut rien. Un défaut de plus s'ajouta aux premiers. Ce fut un luxe de comparaisons folles avec les personnages de l'antiquité.

1. *Sermons catholiques pour tous les jours de l'année*, Paris, 1537, pp. 171 et 173.

2. LESTOILE : *Op. cit.*, p. 549.

3. *Ibid.*, p. 555.

4. Saint François de Sales qui avait à parler dans un pays d'hérésie n'avait pu éviter la controverse. Dans ses luttes avec les dissidents il se montra prêt au combat sur tous les terrains. Toujours à la hauteur des circonstances, il étonnait par la précision et l'imprévu de ses réponses. Mais il avait sa manière à lui : au lieu de puiser ses arguments dans l'arsenal des écoles, il allait résolument au fait, raisonnant avec liberté sans raisonner d'après les docteurs. Renonçant à la lente et embarrassante méthode de ses prédécesseurs, sans faire étalage de sa vaste érudition, la Bible et les textes des Pères en main, il s'adressait directement à l'intelligence de l'auditoire, montait hardiment à l'assaut. Malgré ses succès, il renonça bientôt à traiter en chaire des sujets de controverse. Sa conduite consista à exposer avec clarté les enseignements de la foi. Sa conviction prenante, sa piété affectueuse ramenèrent plus d'âmes que sa science des Pères et son habileté de controversiste. « En sa simplicité toute naïve, disait-il, la vérité possède des grâces et des apprêts capables de se faire aimer par les âmes les plus rebelles. » Jean Eudes se rappellera ces principes.

Chaque sermon fut une sorte de musée, une marqueterie où se voyaient les richesses les plus hétérogènes. Virgile figura à côté de Moïse, Hercule auprès de David. Sénèque était cité autant que saint Paul, Cicéron plus que saint Augustin ; Platon et Homère y tenaient la place des prophètes. Il n'y avait guère de passion où ne figurât Brutus. Les fidèles entendaient les philosophes et les poètes, plus souvent que la Bible et les Pères. Un luxe de textes en toutes langues émaillaient le discours, et parfois une phrase commencée en français se continuait en latin pour s'achever en grec¹. Les rapprochements les plus rares et les plus ingénieux semblaient les plus goûtés. De même que la pierre de jaspe a la vertu d'écarter les serpents, ainsi l'Eglise, par son autorité, éloigne les hérétiques. De même que le phénix ne quitte pas les montagnes de l'Arabie, ainsi la vérité reste dans l'Eglise. Les sept dons du Saint-Esprit sont figurés par les sept bouches du Nil ; les vertus, par les signes du zodiaque. La fontaine d'Albanie, à laquelle Pline attribue le pouvoir d'allumer les flambeaux éteints et d'éteindre les torches allumées, symbolise la piscine de pénitence, « qui éteint les flambeaux du péché et rallume ceux de la vertu ». Le remora, petit poisson assez puissant pour arrêter en pleine mer les plus grands vaisseaux cinglant à pleines voiles, est l'emblème du péché, « par lequel fut arrêté ce grand navire de l'humanité voguant sur une mer de grâce² ». Il faut le témoignage des dieux et des déesses pour démontrer que les œuvres ne justifient pas sans la grâce³.

Mais voici un morceau de choix : il s'agit du discours de Camus aux États Généraux de 1616. Devant l'assemblée générale des trois ordres, il veut d'abord s'excuser de prendre la parole après un orateur éminent ; et nous assisterons au défilé de Timothée et de Roscius, de Marsie et d'Apoïlon, de Protogène et de Timomacque :

N'est-ce pas pincer une harpe après l'ancien Timothée, qui, d'un pouce artistiquement souple, tirait comme des voix parlantes des cordes

1. Ce que Loret dit d'un P. Georges, capucin, était le fait du plus grand nombre :

Il cite hébreu, grec et latin,
Saint Ambroise, saint Augustin,
Saint Jérôme, saint Chrysostome,
Saint Paul et le Deutéronome,
Les Proverbes de Salomon
Et le Paralipomenon.

(*Muse, hist.*, 17 mars 1652.)

Jean Eudes voudra plus de sobriété :

Citer souvent le Grec, l'Hébreu, le Chaldaïque ne sert pour l'ordinaire qu'à faire parade de sa Science. On peut néanmoins en alléguer quelques mots, quand ils contiennent une signification particulière. (*Le Prédicateur Apostolique*, Caen, 1685, p. 103. — *Œuvres*, t. IV, p. 43.)

2. Pierre DE BESSE : *Conceptions théologiques sur le Carême*, Paris, 1629, pp. 123, 137, 185, 372, 398. — COSTE : *Op. cit.*, p. 389.

3. *Sermons doctes et admirables des dimanches et festes de l'année preschez en divers lieux par un docte et célèbre personnage de nostre temps*, Paris, 1617, p. 32. — COSTE : *Op. cit.*, p. 389.

inanimées ? N'est-ce pas occuper la barre après la romaine faconde, ou remplir la tribune aux harangues après le père de la grecque fluidité ? Mais n'est-ce pas monter sur le théâtre après l'excellent acteur Roscius, que de parler en ce pourpris après cet esprit plus admirable qu'imitable, dont les cadences nombreuses, la fertile fécondité et la ravissante action saisissent encore d'étonnement le souvenir de cet auditoire ? N'est-ce point... faire ramper une Thébàïde après une Énéïde, enchérir sur Pindare, dont les vers immensurables proscrivent l'émulation et que le lyrique romain loge par delà toute atteinte, que de suivre les pistes de ce cerf haut élevé, qu'il est permis d'odorner, mais non pas d'attraper ? Redoutai-je point le sort de Marsie pour avoir osé contrechanter après Apollo, ou celui d'Arachné pour avoir contrepointé son aiguille à celle de Minerve ?... Que je vois, que je sens, que je sais de Thémistocles qui ne peuvent dormir, encervelés de la victoire de Marathon remportée par ce Miltiade ! Mais encore, je vous prie, Messieurs, sera-ce point tracer une ligne sur celle d'Apelle, achever la Vénus de Phidias, l'Ialysus de Protogène et la Médée de Timomacque, que de sous-chanter à cet esprit, qui ne devrait être secondé que de lui-même ? Sera-t-il donc vrai que l'Iris sera fille de Taumanthias, et celle-ci de l'Ignorance ¹.

Plus loin, il s'élève en ces termes contre la simonie :

Vraie chimère bigarrée de trois compositions : de chèvre qui broute sur les hauts rochers, symbole de la première simonie qui ruine l'Église fondée sur la pierre vive et angulaire ; de lion, figure de la seconde ; et de dragon, gardien vigilant des pommes d'or et amateur des trésors, animal fier et rogue, marque de la judiciaire et financière, sa collatérale et germaine. Eh ! n'aurons nous jamais de Bellérophon c'est-à-dire de prince qui porte sur le Pégase d'un saint zèle de la maison de Dieu les bulles fulminées contre cette contagion par nos SS. Pères ? N'aurons-nous jamais de courageux Horace qui terrasse pour la romaine liberté ces trois outrecuidées Curiaees, d'Hercule qui étrangle ce Cerbère à trois gosiers, qui étouffe ce triple Géron ?

On croit rêver lorsqu'Érasme se moque de ces prédicateurs qui exhortent à la charité en parlant des sources du Nil et qui prouvent la nécessité de la mortification par les douze signes du zodiaque ².

Ce n'est pourtant pas une fantaisie : et La Bruyère mord à même la réalité lorsqu'il écrit au chapitre de la chaire : « Le sacré et le profane ne se quittaient point ; ils s'étaient glissés ensemble jusque dans la chaire ; saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce parlaient alternativement : les poètes étaient de l'avis de saint Augustin et de tous les Pères ; on parlait latin et longtemps, devant les femmes et les marguilliers, on a parlé grec ; il fallait savoir prodigieusement pour prêcher si mal ³ ».

1. MIGNE : *Op. cit.*, col. 37.

2. ERASME : *Éloge de la folie*.

3. LA BRUYÈRE : *Chap. de la chaire*.

Humanistes délicats, épris du style cicéronien, les meilleurs prédicateurs croyaient leur vie remplie et leurs efforts récompensés, s'ils parvenaient à reproduire quelques pages où l'on pût entendre comme un écho de la phrase harmonieuse des grands maîtres païens.

Ajoutons à cela l'emploi maladroit d'une fausse rhétorique : on recherche toutes les élégances fades d'une préciosité ridicule et l'on abuse du style noble, des formules graves et pompeuses ; on affecte le ton qui fuit la simplicité ; on exagère le culte de bienséances ; on multiplie les métaphores outrées et les froides antithèses. C'est un purisme exagéré, une dignité compassée, une pompe cérémonieuse et vide où l'orateur effile son idée. Pierre Camus nous offre ces deux perles précieuses :

Voilà, dit-il, que je vais empoigner ce calice enivrant, si rempli d'excellences, pour en gorger vos cœurs par l'embouchure de vos oreilles.

Puissent les douces bouffées de l'Esprit Saint enfler les voiles de mes pensées sur la mer de ce grand auditoire pour les faire cingler et surgir à bon port !

Si l'on veut connaître un modèle de mauvais goût, il faut écouter le jésuite Béning dans l'éloge funèbre du capitaine Crillon. Voici d'abord la proposition : l'orateur parlera « de Crillon vivant plus que de Crillon trépassé ; de Crillon sur un coursier, plus que de Crillon sur un tombeau ; de Crillon à la tête d'une armée, plus que de Crillon à la queue d'un convoi ; de Crillon bouillant, soufflant, battant, triomphant, plus que de Crillon sans force, sans pouls, sans âme et sans mouvement ».

Plus loin c'est un jeu d'antithèses frivoles :

Si Crillon a le cœur dans la bouche, il a la bouche dans le cœur. S'il est la merveille des capitaines, il est le capitaine des merveilles. S'il est franc en ses paroles, il est cordial en ses franchises. Si le narré de ses hauts faits vient d'emmieller les oreilles de l'auditoire, le récit de sa mort va les enfieller tout aussitôt.

Mais rien n'égale cet éblouissant cliquetis de mots :

Saint Père, voilà votre vassal et défenseur ; roi de France, voilà votre bouclier ; noblesse, voilà votre modèle ; soldats, voilà votre père ; pauvres,

1. MIGNÉ : *Op. cit.*, col. 35. — Nous aurons l'occasion de redire à quel point Jean Eudes est opposé au genre précieux et mignard. « Le Prédicateur Evangélique qui desire prêcher dans la simplicité et l'esprit de notre-Seigneur et de ses Saints Apôtres... doit éviter comme la peste de la Prédication, *profanas vocum novitates*, les mots nouveaux et les nouvelles façons de parler à la mode... Son discours ne doit point être trop recherché ny trop peigné, veu que rien ne diminue tant le zèle et l'ardeur de celui qui prêche et de celui qui écoute, qu'un discours pompeux et enflé ; au lieu que, quand il est sans fard et sans artifice, qu'on parle cœur à cœur, alors on persuade parfaitement et l'on touche son auditeur. » (*Le Prédicateur Apostolique*, Caen, 1685, p. 165.)

voilà votre dépensier ; Français, voilà votre pavois ; Avignonnais, voilà l'honneur de votre ville ; religion, voilà ton protecteur ; magnanimité, voilà ton paragon ; clémence, voilà ton lustre ; libéralité, voilà ta gloire ; sincérité, voilà ta perle. *Abjectus est, il est mort...*

La Rochelle, Saint-Jean-d'Angély, Nîmes, la Bréole, voilà votre foudre ; Calais, Tours, Quilleboeuf, voilà votre mur ; Dreux, Jarnac, Montauban, voilà votre Mars ; Paris, La Fère, Boulogne, Laon, voilà votre Crillon ; Chambéry, Conflans, Charbonnière, Montmélian, voilà le brave Crillon ; Dauphiné, Comtat d'Avignon, voilà le brave des braves. *Abjectus est, il est mort*¹.

Éloquence sèche ou bouffonne, querelleuse ou pédante : tels étaient les défauts. Ces travers d'esprit et de langage doivent être attribués en partie à l'imperfection du goût, à l'inexpérience du talent, à l'excès d'admiration pour l'antiquité païenne, à ce qui restait encore de rudesse dans les mœurs et de barbare scolastique dans l'éducation du clergé. Mais il y avait surtout à la base un affaiblissement moral. Aux yeux des prédicateurs, âmes médiocres autant qu'esprits superficiels, l'étude religieuse des plus redoutables problèmes était devenue une curiosité, un divertissement : par une sorte d'euphuïsme mondain, on assimilait le sermon aux frivoles productions de la littérature ; un aveugle besoin de plaire engendrait une misérable vanité toujours en quête de louanges et de succès. Aussi Jacquinet a-t-il raison d'affirmer que « c'était à la condition d'un travail double en quelque sorte, d'un double progrès, intellectuel et moral, littéraire et religieux que la réforme de l'éloquence pouvait enfin s'accomplir »². De fait, la période où se préparent les chefs-d'œuvre de l'éloquence religieuse fut marquée par une réforme morale et intellectuelle du clergé. Quand Jean Eudes parut, un heureux progrès s'était lentement accompli. Des prêtres ou des religieux, vraiment animés de l'esprit chrétien et dont la critique a remis en honneur les noms oubliés, faisaient écouter dans les temples, sinon les accents d'une éloquence soutenue, du moins les enseignements d'une prédication saine et grave. Sous Henri IV, du Perron, de Lingendes, le cardinal de Lorraine, « plein de science et de modération », avaient donné de bons exemples³. Par un effort lent, mais continu, l'éloquence se débarrassait des règles étroites qui l'opprimaient, des pédantesques formules qui la défiguraient,

1. *Le Bouclier d'honneur où sont représentés les beaux faits de Louys Berton, seigneur de Crillon, Avignon, in-8°, s. d.*

2. « Cette réforme, poursuit-il, exigeait sans doute un degré de plus de politesse et d'art, un sentiment nouveau de bienséances, une culture plus complète de l'esprit ; mais surtout elle devait naître du réveil salutaire des consciences, de l'ébranlement religieux des cœurs ; elle n'était possible que par la renaissance des antiques vertus sacerdotales et des œuvres apostoliques au sein de l'Église ; elle ne pouvait grandir que par les progrès mêmes de l'esprit de sacrifice et d'amour, source unique de vie et de puissance pour la chaire. » (JACQUINET : *Op. cit.*, p. 107.)

3. Cf. LEZAT : *De la Prédication sous Henri IV*, Paris, 1871.

des manies puérides qui la dégradèrent : elle commençait de renouer l'antique tradition ; elle allait bientôt connaître cette « modération dans la force », cette « grandeur dans la simplicité », qui caractériseront le xvii^e siècle. Jean Eudes eut le bon goût de se laisser entraîner par le mouvement de réforme pour devenir ensuite un vigoureux pionnier du travail de restauration.

Pénétrons dans le sillon qu'il a tracé, et, pour faire œuvre solide, connaissons d'abord les maîtres qu'il écouta et les sources auxquelles il puisa.

CHAPITRE II

LES MAÎTRES ET LES SOURCES

Jean Eudes a pu subir les influences littéraires qui s'exerçaient alors sur la prédication : Balzac et l'Académie. — Action des jésuites, ses premiers maîtres. — Jean Eudes et Port-Royal. — Saint François de Sales et saint Vincent de Paul. — Mgr Camus et Mgr Cospéan. — Formation intellectuelle et morale reçue à l'Oratoire : P. de Bérulle.

Usage que Jean Eudes a fait de l'Écriture. — Ses procédés d'exégèse. — Interprétation et accommodation. — Les Pères, les Docteurs et les Écrivains ecclésiastiques. — La liturgie. — Les révélations privées et les récits miraculeux. — La vie des saints et les évangiles apocryphes. — Les orateurs contemporains. — Marie des Vallées a-t-elle inspiré la prédication de Jean Eudes ? — Le contact avec les hommes ; l'observation des mœurs ; la connaissance du cœur humain ; le confessionnal. — Les « appuis intérieurs » : la vertu, la prière, le silence.

Pour former un orateur et l'aider à produire son œuvre, les dons de la nature ne sauraient pas suffire : il faut un concours d'influences. De notre temps surtout, on ne se contente plus de juger un homme par la puissance de ses écrits ; on pense ne l'avoir pas bien compris, tant qu'on n'a point découvert la provenance des matériaux utilisés par lui. Or Jacquinet nous dit qu'au temps de Louis XIII, quatre courants pouvaient exercer leur action sur un jeune prédicateur : Balzac et l'Académie, la Compagnie de Jésus, Port-Royal, l'Oratoire.

Nous n'insisterons pas sur la première source d'influence. Jean Eudes abuse souvent des figures chères à Balzac, l'antithèse et l'hyperbole : ce n'est point une preuve de dépendance. Si Balzac publie son premier recueil de lettres en 1624, il n'en fut pas un lecteur empressé : sa pensée était orientée d'un tout autre côté ; et nous ne nous le représentons pas, avant de les faire imprimer, portant ses livres, tel le P. Senault, au célèbre Conrart, pour en reviser et polir avec lui le style¹. Jean Eudes,

1. On connaît les excellents principes de Balzac sur la fausse éloquence et sur la véritable, la première qui est « une faiseuse de bouquets et une tourneuse de périodes... qui n'a soin que de s'ajuster et ne songe qu'à faire labelle » ; la seconde, « toute efficace et toute pleine de force », qui « ne laisse pas toutefois de se parer quand il est besoin quoiqu'elle soit moins curieuse de ses ornements que de ses armes, et qu'elle songe davantage à gagner l'âme pour toujours par

il est vrai, était le frère d'un académicien, l'historien Mézeray ; et entre les deux frères, les relations furent toujours cordiales¹. Dans un cas au moins, Mézeray suggéra à son frère le sujet d'un sermon politique, mais Jean Eudes abandonna en chaire le plan proposé par l'historien pour exhorter son auditoire à la piété et à la charité envers les pauvres².

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Jean Eudes avait été l'élève des jésuites. Ses professeurs étaient des maîtres éclairés et pouvaient être pour lui des exemples. Ils avaient remarqué et cultivé « cette voix mâle et sonore, ce ton prenant, ces expres-

une victoire entière qu'à la débaucher pour quelques heures, par une légère satisfaction » (*Dissertations critiques*, II.)

Si nous tempérions un peu « la parure » dont parle ici Balzac, nous ne serions pas éloignés des maximes du *Prédicateur Apostolique*. Mais, Jean Eudes a-t-il seulement lu la dissertation de Balzac ? Et Balzac a-t-il appliqué sa propre doctrine ?

1. « Le Père Eudes son frère, combattoit de toutes ses forces l'incrédulité dont l'autre faisoit souvent ostentation ; mais il tournoit en ridicule les pieux sentiments de ce bon personnage, et il lui disoit « qu'il comptoit si fort sur la ferveur de son zèle..., sur l'efficacité de ses « prières pour lui, que cela faisoit le principe de sa sécurité, persuadé qu'ils seroient tous deux « sauvez, l'un portant l'autre ».

« Ces mauvaises railleries alloient jusqu'au cœur de ce bon missionnaire, qui n'en connoissoit pas la source ; mais cela n'empêchoit point qu'il n'eût une estime infinie pour Mezeray et une entière confiance en lui par rapport aux affaires du monde. » (LA ROQUE : *La Vie de François Eudes de Mézeray, historiographe de France*, Amsterdam, 1726, p. 71 et suiv.)

2. « Eudes devoit un jour prêcher à Saint Sulpice, Paroisse du Fauxbourg Saint Germain. Mézeray alors fort répandu dans le Monde fut des premiers à l'avertir que la Reine devoit se trouver au Sermon. Ce bon Ecclésiastique n'auroit été que médiocrement touché d'un honneur que bien des Prédicateurs ambitionnoient, si son frère ne l'eut persuadé que la Providence lui présentoit cette occasion de contribuer au bonheur du Peuple et qu'il ne la falloit pas perdre.

« Il ne comprit point d'abord l'importance de l'occasion ; celui ci la lui explica, et l'avertit que l'Etat étoit accablé d'impôts, et qu'il falloit en instruire la Reine, et lui demander le remède à un si grand mal. Le Père étoit bien novice pour un métier qu'on ne doit pas mettre sur pied sèchement, il le sentit trop tard. Mézeray lui fit une tablature à la mode du plan du Sermon et puis le quitta...

« Le jour arrivé, Eudes monte en chaire, prend un Texte conforme au sujet qu'il devoit traiter, et à peine l'Exorde finie il entre en matière. Mezeray retiré à l'écart dans un coin de l'Eglise rioit de tout son cœur de la témérité de son frère...

« Plus il portoit loin ces discours téméraires et insolens, et plus cette Comédie réjouissoit son frère dont la joie fut interrompue tout à coup ; car Eudes se trouvant hors de sa sphère et fort ignorant en Politique, il abandonna son premier sujet lors qu'on s'y attendoit le moins et passa rapidement à la recommandation de diverses pratiques pieuses qui, sans être aussi anciennes que la Religion, servent au peuple ignorant d'échelons pour s'élever à quelque chose de plus sublime. Mézeray transporté de colère sortit brusquement de l'Eglise et s'adressant tout furieux au Prédicateur lors qu'il descendit de la Chaire, il lui reprocha qu'après s'être élevé comme une Aigle qui fend la nuée... qui semble vouloir porter ses regards à la source de la lumière, il avoit imité le Corbeau qui préfère la vue d'un cadavre à ce que la nature offre de plus aimable.

« C'est à feu M. du Hamel que j'ai ouï raconter cette aventure, à laquelle il n'avoit garde d'être présent puisqu'il n'étoit encore venu à Paris en ce temps là mais Mezeray l'en avoit entrevenu plusieurs fois. » (LA ROQUE : *Op. cit.*, p. 72 et sq.)

Des recherches récentes des RR. PP. Leherpeur et Bonnerdet, il ressortirait aussi que Bérulle aurait, par égard pour Jean Eudes, donné « gratis plusieurs années » l'hospitalité à François de Mézeray. (*Revue des SS. CC.*, nov. 1936, p. 292.) Mais, d'autre part, les auteurs de l'époque nous affirment qu'après avoir rempli des fonctions officielles aux armées, Mézeray jouissait « une « grâce royale de quatre mille livres ».

Voir sur Mézeray : VEDRENNE : *Fauteuils de l'Académie française* (IV-130), Paris, s. d. — SAINTE-BEUVE : *Causeries du Lundi*, t. VIII, p. 195. — CIMBER et DANJOU : *Vie de F. Eudes surnomme Mézeray*, Paris, 1834-1840. — COLOMBEY : *Ruelles, Salons et Cabarets du XVII^e siècle*, Paris, 1892.

sions fortes » qui décelaient déjà le futur orateur ¹. Dans la discipline en laquelle il grandit, il y avait de quoi seconder les dons heureux de sa nature et, pour une part au moins, Jean Eudes pourrait bien avoir à rendre grâce aux jésuites de sa vocation, sinon de sa formation oratoire ².

Lorsqu'après avoir achevé le cycle de ses humanités, le jeune étudiant commença de pouvoir juger par lui-même les orateurs contemporains, plusieurs Pères de la Compagnie, parmi lesquels Claude de Lingendes et Caussin, s'acheminaient déjà vers plus de naturel et de sévérité, vers le naturel et la sévérité de Bourdaloue. D'un goût discret et sûr, ils étaient amis des fortes études, épris des grands modèles. Beaucoup pourtant conservaient encore trop de faste et d'exubérance dans le style : peu affranchis des travers d'imagination chers au xvi^e siècle, ils continuaient de porter dans la chaire un mélange de science chrétienne et de souvenirs profanes ; s'ils exposaient les vérités du salut avec une méthode précise et vigoureuse, ils recherchaient la pureté de la langue et l'élégance de la diction ; ils prêchaient surtout pour les seigneurs de la cour et les bourgeois de la ville que Malherbe avait voulu « dégasconner » et que, de sa chambre bleue, la Marquise de Rambouillet essayait de polir et de civiliser ³. L'éloquence des maîtres de la Compagnie était ainsi orientée sur une voie où Jean Eudes la rencontrerait difficilement. D'ailleurs, en 1622, quand il rentre au faubourg Saint-Jacques, la lutte commençait, ardente, de la part des jésuites contre le nouvel Institut ⁴. Ils attaquaient la formule des vœux à Jésus et à Marie et peut-être les jeunes novices de l'Oratoire n'étaient-ils guère invités à choisir leurs modèles parmi les Pères de la Compagnie ⁵. Jamais du moins le missionnaire ne suivra les Pères de l'Oratoire dans leur lutte contre les jésuites. Toute sa vie durant, il éprouvera le besoin de dire sa reconnaissance pour les faveurs dont il fut comblé par ses premiers maîtres ; arrivé à un âge avancé, il tracera dans la conclusion du *Cœur Admirable* ces lignes qui traduisent son affection :

1. BOULAY : *Le Vénérable Jean Eudes*, t. I, p. 430.

2. Avait-il à Caen suivi les Exercices de saint Ignace et cette méthode si précise d'oraison exerça-t-elle une action durable sur la formation de son esprit ? Avec H. Joly nous le croyons : « Il avait pratiqué la méthode plus minutieuse des Exercices de saint Ignace. Tout en gardant pour la vie ce fruit précieux, il était entraîné par son nouveau maître [Bérulle] à plus d'essor et à plus de simplicité. »

3. « Ils abusèrent de ce style pittoresque et dévôt, trop en faveur alors où foisonnait la métaphore, la parabole descriptive et dont les enluminures symboliques, au lieu de mettre en plus grande évidence les leçons du divin Maître, ne servaient qu'à en farder la simplicité et à en rapetisser la grandeur. Ce symbolisme intempérant et mesquin fit peut-être par eux de nouveaux progrès dans la chaire. » (JACQUINET : *Op. cit.*, p. 202.) Jean Eudes n'est pas toujours exempt de ce défaut, mais en est-il redevable aux jésuites ?

4. BOULAY : *Le Vénérable Jean Eudes*, t. I, p. 508.

5. Dans les tables des Œuvres complètes ne figurent pas les noms des orateurs de la Compagnie : Pierre de Besse, Séguiran, Valladier, du Perron. Il est vrai que Poiré et son livre de la *Triple Couronne* ont exercé sur le missionnaire une action plus profonde. Et si le nom du P. Coton n'est pas cité dans les œuvres de Jean Eudes, ce n'est pas à dire qu'il ne les ait pas lues. Plusieurs pages des Œuvres y ont fait de larges emprunts.

« Combien vous suis-je redevable de leur (il s'agit de ses parents) avoir inspiré de me mettre sous la discipline et la conduite de la sainte Compagnie de Jésus, en la ville de Caen ¹. »

Il est un point surtout où la prédication de Jean Eudes pourrait être tributaire de l'éducation reçue chez les jésuites : nous voulons parler de la dévotion à Marie. Des biographes affirment qu'il ne faisait pas un sermon sans y nommer Marie et sans recommander la piété envers elle. En tout cas, la place de la dévotion mariale fut immense dans ses missions. Or, c'est du collège que date cette attirance : son *Mémorial* ² a consigné son entrée dans la Congrégation de la Sainte Vierge, comme un événement auquel il ne cessa jamais d'attacher la plus haute importance : « Je fus reçu, écrit-il, en la Congrégation de Notre-Dame au collège des très Révérends Pères Jésuites de Caen environ l'an 1618, en laquelle Notre-Seigneur me fit de très grandes grâces par l'entremise de sa très sainte Mère. » Et lorsqu'il parle dans le *Cœur Admirable* de cette entrée dans la Congrégation « sous la direction de la même Compagnie », il ne se défend pas d'être ému. « Et c'est ici, ô Mère de grâce, écrit-il, une des plus grandes grâces que j'ai reçues de mon Dieu. » Si profonde toutefois que soit la sympathie de Jean Eudes pour la Compagnie et si vive la cordialité des relations, celles-ci ne furent jamais les relations intellectuelles qui unissent la pensée d'un disciple à la pensée d'un maître ³.

PORT-ROYAL.

Persuadés, après Sainte-Beuve, de l'influence immense de Port-Royal, certains ont affirmé que, pas plus que Bérulle ou saint Vincent de Paul, Jean Eudes n'avait pu, consciemment ou non, se soustraire à son emprise. Nul ne peut douter de l'action des jansénistes sur la réforme de la chaire. Par leur prédication austère et nue, Saint-Cyran et Singlin, après les discours redondants et enjolivés de Balzac, ne furent pas inutiles au perfectionnement de l'éloquence. Y a-t-il lieu pourtant de se demander si, personnellement, Jean Eudes a bénéficié de la réforme de Port-Royal ? Il n'est pas de pensée contre laquelle lui-même se fût plus énergiquement élevé ⁴. Mais, puisqu'à

1. Cité par GEORGES : *Saint Jean Eudes, missionnaire apostolique*, Paris, 1925, p. 9.

L'expression reste vague et elle définit mal en quoi consista l'influence exacte de ses premiers maîtres. Mais il est de ces impressions d'enfance qui demeurent par delà les plus rudes assauts de l'existence. Il y a des paroles prononcées par un maître qu'on aime qui tracent pour la vie un sillage lumineux. Nous sentons confusément que Jean Eudes dut entendre de ces paroles et en conserver, gravé dans sa mémoire, le durable souvenir.

2. *Memoriale beneficiorum Dej.*, Ms., art. 8.

3. Nous verrons au chapitre III comment la prédication de Jean Eudes sera plus morale que dogmatique. Ne faudrait-il pas là encore trouver trace de l'influence de la Compagnie ? Car les prédicateurs jésuites furent beaucoup moins des doctrinaires que des moralistes. L'hypothèse n'est pas invraisemblable. Mais comment en établir la preuve ?

4. « Cet attachement inviolable à notre Sainte foy lui donnoit une grande aversion des opinions nouvelles, et de tous ceux qui la tenoient ou qui les avoient inventées. Il résista toujours

l'hypothèse d'une influence de Saint-Cyran sur l'un de ses adversaires les plus déclarés, certains détails ou du moins quelques apparences pourraient fournir une base, examinons-la rapidement.

Tout d'abord on rapprocherait, sans avoir à solliciter les textes, la pensée de Jean Eudes sur la grâce et sur le péché de la doctrine janséniste : la preuve ne serait pas concluante. La théologie de tout le siècle accordait beaucoup à la grâce, peu à la liberté ; c'est le manteau du temps ; Jean Eudes a pu s'en revêtir sans le devoir à Saint-Cyran. Mais voici mieux : en des termes presque identiques, Saint-Cyran et Jean Eudes expriment leur théorie de la prédication et, lorsqu'ils introduisent dans leurs œuvres un parallèle entre la chaire et l'autel, on ne dirait pas seulement une similitude de pensée, mais une unité de doctrine, une identité de formules. « Les prédicateurs, dit Jean Eudes, sont comme les Pères et les Mères du même Jésus-Christ ¹. » — « C'est par la parole, dit Saint-Cyran, qu'on engendre et qu'on ressuscite les âmes à Dieu. Il ne faut donc pas une moindre disposition pour la prêcher que pour consacrer le pain de l'autel ². » On pourrait multiplier les textes : chez les deux hommes, on constate aussi la même insistance, presque la même âpreté, à lutter contre l'amour-propre « qui corrompt les mérites des plus saintes occupations ».

A tous deux encore l'art est suspect : il offre trop de prise à l'ennemi. Même mépris, chez l'un et l'autre, de la science profane. A côté de l'onction, de la délicate sensibilité religieuse qui caractérisent Jean Eudes, on croit saisir près de lui les traces d'une influence austère qui ne s'affirme jamais pleinement, mais se laisse partout entrevoir. Et l'on se demande si le tempérament, naturellement sérieux, de l'orateur normand suffit à expliquer l'atmosphère de sévérité qui l'entoure.

Par ailleurs, en 1619, le P. de Bérulle, de passage à Poitiers, rencontra Saint-Cyran pour la première fois : il lui fut présenté par le P. de

avec courage aux poursuites pressantes, qu'ils lui firent pour l'engager dans leur party ; il disoit hardiment et sans crainte que lui et ceux de sa Congrégation estoient autant éloignés du Jansénisme que le Ciel l'est de l'Enfer, qu'ils étoient plus opposés que le feu ne l'est à l'eau, que le plus grand malheur qui puisse arriver à une ville ou à un diocèse, seroit de donner la conduite du Séminaire à des personnes qui fussent infectées de cette mauvaise doctrine. Il exhortoit puissamment tous ses confrères de fuir la conversation de ceux qui en estoient tachés et de se déclarer franchement dans les occasions, car, disoit-il, nous le devons sans rien craindre de tout ce qui en peut arriver ; il n'est point permis de faire l'indifférent en une matière décidée si clairement par le Saint Siège et dont la décision est reçue de toute l'Église. » (HÉRAMBourg : Ms., vol. II, ch. 11, p. 10.)

Jean Eudes, écrit Lecanu, se posait « comme le marteau des jansénistes ». (LECANU : *Histoire du diocèse de Coutances*, Paris-Rouen-Coutances, 1877, vol. II, p. 49.)

1. *Le Prédicateur Apostolique*, Caen, 1685, p. 33. — *Œuvres*, t. IV, p. 13. Cf. : *Sur la prédication et l'Eucharistie*, pp. 90-91.

2. *Lettres chrétiennes de Messire du Verger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran*, 1744, t. II, p. 743.

== IMPRIMÉ PAR ==
L'IMPRIMERIE ALENÇONNAISE
MAISON POULET-MALASSIS
ALENÇON (ORNE) FRANCE

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

